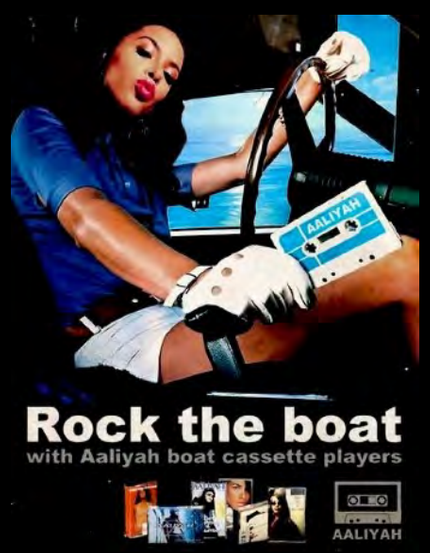
GROOVY TIMES

Fanz ine Fun et Punchy

N°1



TRIMESTRIEL : décembre 2020, janvier, février 2021

CLICK HERE

Groovy Times, 2020, mise en page Vladimir Arsenic

Groovy Times : Fanzine Fun et Punchy

L'ÉDITO

C'est avec un immense plaisir que l'équipe de Groovy Times vous adresse le N° 1 de son Fanzine. Nous espérons que vous trouverez dans ses rubriques de quoi alimenter votre curiosité, mais aussi et surtout : de quoi oublier pendant quelques instants la morosité ambiante générée par le Coronavirus.
Si ce Fanzine vous plaît, n'hésitez pas à le partager avec vos amis, nous n'en serons que plus heureux !

Vladimir Arsenic

Un fanzine (contraction de l'expression anglaise « fanatic magazine ») est une publication, imprimée ou en ligne, périodique ou non, institutionnellement indépendante, créée et réalisée par des amateurs passionnés pour d'autres passionnés.
Ce type de publication est fortement ancré dans la philosophie « *Do it yourself* », popularisée par le mouvement punk.

Collage : Chachastarlight, 2020

Groovy Times, 2020 : Mise en page Vladimir Arsenic

Groovy Times : Fanzine Fun et Punchy

Le **SOMMAIRE**

Page 2 : Le Coin de la **CHANSON ENGAGÉE**

Page 3 : Le Monde de **L'EPICERIE FINE**

Page 4 : L'art de la **REPRISE**

Pages 5, 6, 7 : Un groupe à la **LOUPE**

Page 8 : La séance de **RATTRAPAGE**

Pages 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15 : Le **BÉDÉVORE**

Page 16 : La chanson du **TRIMESTRE**

Pages 17, 18, 19, 20 : **FAN** de...

Page 21 : Pas sages ... **Les IMAGES...**

Pages 22, 23, 24, 25 : L'archéologue des **POCHETTES...**

Pages 26, 27 : Voyage en **ABSURDIE ...**

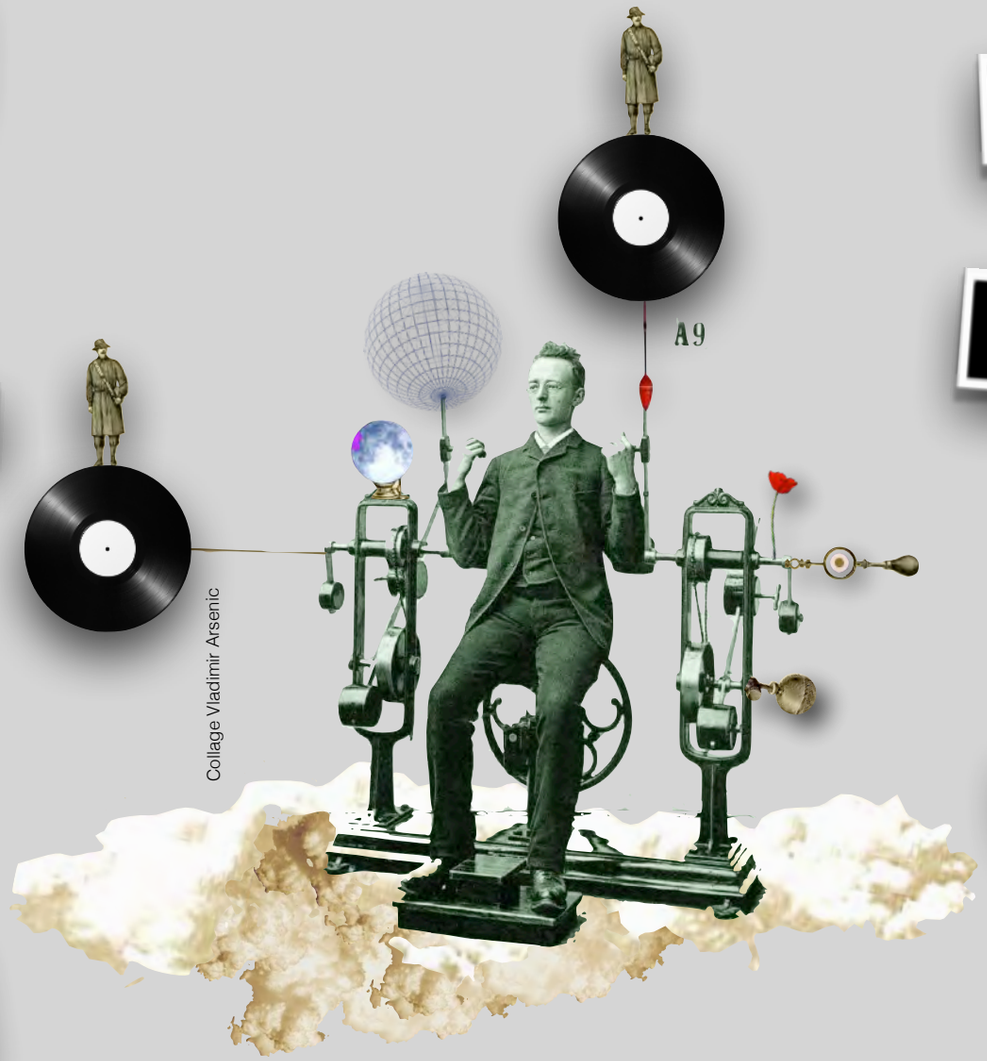
Pages 28, 29 : Le billet d'humeur de l'oncle **PAUL**

Page 30 : La nostalgie... **CAMARADE...**

Page 31 : Les PUBS qui viennent de **LOIN**

Page 32 : Mets de la monnaie dans le **JUKEBOX**

Page 33, 34 : Ça sent le **SAPIN...**



Collage Vladimir Arsenic

Groovy Times, 2020 : Mise en page Vladimir Arsenic

Groovy Times : Fanzine Fun et Punchy

Le Coin de la **CHANSON ENGAGÉE**

Fortunate Son
(*Fils favorisé*)
Some folks are born, made to wave the flag
Certaines personnes sont nées, faites pour porter le drapeau
Ooh they're red white and blue
Ooh ils sont rouges, blancs et bleus
And when the band plays "Hail To The Chief"
Et quand le groupe joue "Saluez le chef"
Ooh they point the cannon at you, Lord
Ooh, ils pointent leur canon sur toi, Seigneur
It ain't me, it ain't me
Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi
I ain't no senator's son
Je ne suis pas un fils de sénateur
It ain't me, it ain't me
Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi
I ain't no fortunate one no
Je ne suis pas un favorisé, non
Some folks are born, silver spoon in hand
Certaines personnes sont nées avec une cuillère en argent dans la bouche
Lord don't they help themselves, oh
Seigneur, ils ne se rendent pas service
But when the taxman come to the door
Mais quand le fisc sonne à la porte
Lord the house looks a like a rummage sale, yes
Mon Dieu, la maison prend l'air d'une brocante, oui
It ain't me, it ain't me
Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi
I ain't no millionaire's son, no no no
Je ne suis pas un fils de millionnaire, non non non
It ain't me, it ain't me
Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi
I ain't no fortunate one no
Je ne suis pas un favorisé, non
Yeah, some folks inherit star spangled eyes
Ouais, certaines personnes héritent d' yeux tels des étoiles scintillantes
Ooh they send you down to war, Lord
Ooh ils t'envoient à la guerre, Mon Dieu
And when you ask them how much should we give
Et quand tu leur demandes combien devrions-nous donner
Oh they only answer more, more, more, yo
Oh ils ne font que demander davantage, davantage, davantage, yo
It ain't me, it ain't me
Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi
I ain't no military son
Je ne suis pas un fils de militaire
It ain't me, it ain't me
Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi
I ain't no fortunate one
Compositeur : John Fogerty

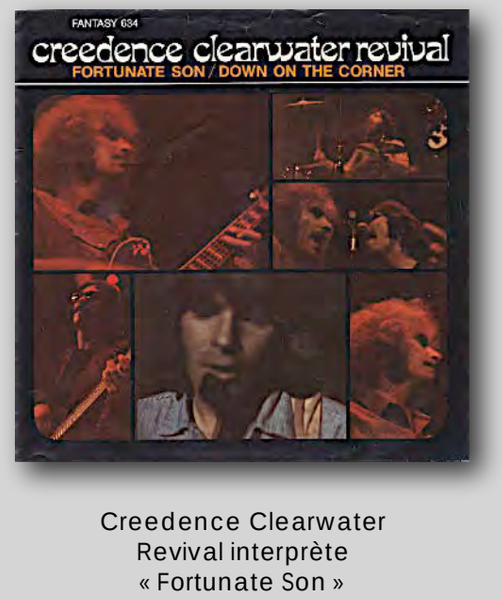
La chanson « Fortunate Son » s'inscrit dans le cadre de la contre-culture des années 1960 en tant qu'hymne pacifiste. Elle critique notamment le patriotisme exacerbé et les citoyens qui soutiennent l'intervention armée au Viêt Nam tout en refusant d'en faire les frais (physiquement ou financièrement).
En 1968 David Eisenhower, petit-fils du président Dwight David Eisenhower, et Julie Nixon, fille du président Richard Nixon se marient.
John Fogerty déclarait à l'époque au magazine « *Rolling Stone* » : « *Julie Nixon sortait avec David Eisenhower, et tu avais simplement l'impression qu'aucune de ces personnes n'allait être impliquée dans la guerre. En 1968, la majorité du pays pensait que le moral des troupes était bon, et quatre-vingts pour cent de la population se disaient en faveur de la guerre. Mais pour ceux d'entre nous qui y regardaient de plus près, on savait qu'on allait au-devant de graves ennuis.* »
Depuis sa sortie, la chanson a été jouée régulièrement lors de nombreuses manifestations s'opposant à la guerre et aux élites, principalement aux États-Unis.
Vladimir Arsenic

Julie Nixon et David Eisenhower
(Réserviste dans la Navy pendant la guerre du Viêt Nam)

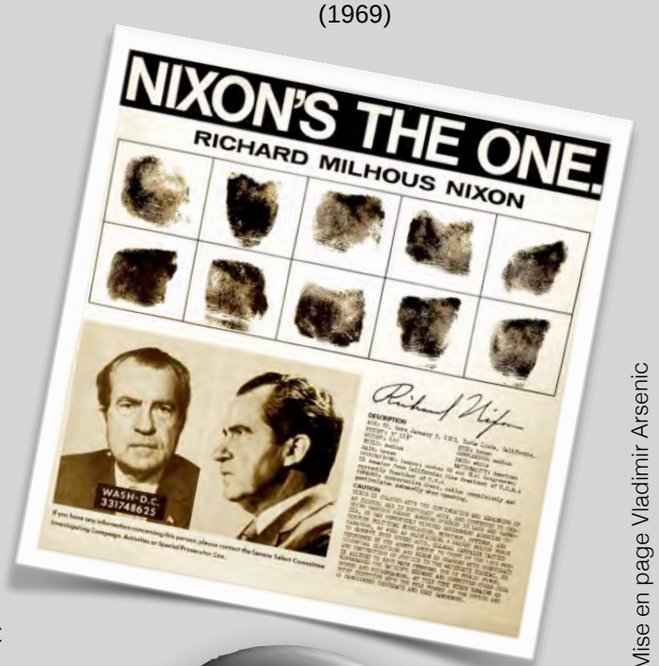
De mars 1965 à octobre 1968 les avions américains déverseront plus de 850 000 tonnes de bombes sur le Nord-Viêt Nam. Cela représente plus de deux fois les bombardements faits en Europe par l'aviation des États-Unis pendant la seconde guerre mondiale.

Sur cette photographie de 1969, le soldat de première classe Russell R. Widdifield du 3e peloton, compagnie M, 3ème bataillon du 7ème régiment de marine, prend une pause à 25 miles au nord d'An Hoa, dans le Nord-Viêt Nam.
(Archives du corps des Marines américains)

Pertes américaines au Viêt Nam
Année 1968 : 14592 morts



Creedence Clearwater Revival interprète « Fortunate Son » (1969)



Le Monde de L'EPICERIE FINE

« *Personne ne veut être un loser, un perdant, un raté, un nul un moins que rien... Heureusement, avec un petit peu de temps et d'énergie, personne ne doit l'être ! Qui que vous soyez, il peut être aussi facile de changer votre vie que de tracer une ligne dans le sable et de vous dire que c'est maintenant. Ne laissez pas les gens vous dire que vous êtes un perdant, au lieu de cela, ignorez leur mesquinerie et faites des efforts pour devenir la personne la plus heureuse que vous puissiez être.* »

Source : Site WikiHO, catégorie : Développement personnel / Monde du travail et de l'emploi

En lisant ça, on est certain que les artistes et les groupes réunis dans cette rubrique se sentiront nettement mieux... Et s'ils ne se sentent pas mieux pour autant, ils pourront toujours suivre un des dix conseils de Bill Gates pour « *Réussir sa vie* », particulièrement le premier : « *La vie est injuste et il va falloir s'y faire !* » Les artistes et les groupes de cette page, ont tous produits de merveilleuses compositions, bien loin des standards de l'industrie du disque. Pas de disques d'or ou de platine (pour aucun d'entre eux, des carrières en pointillés...des hauts et des bas...), mais du talent et de l'honnêteté à revendre... Et si les vrais loser's n'étaient pas ceux que l'on croit ? C'est une question qui mérite réflexion...Non ?

Vladimir Arsenic

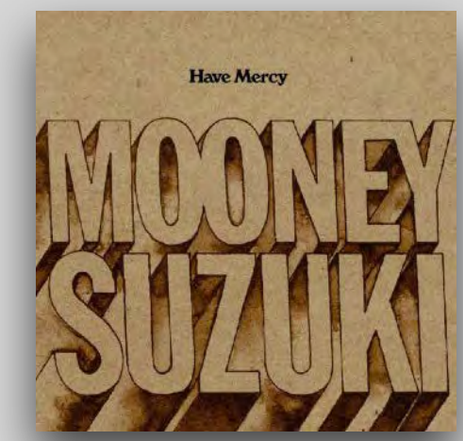
Chris Spedding interprète
« Hurt By Love »
Album : « Hurt »
(1977)

Les Only Ones interprètent
« Another Girl, Another Planet »
Album : « The Only Ones »
(1978)

Le Groupe DM3 interprète
« Foolish »
(45 tours)
(1993)

Duffy interprète
« Needle Mythology »
Album : « Duffy »
(1995)

Jason Falkner interprète
« The Plan »
Album : « Can You Still Feel ? »
(1999)



Les Mooney Suzuki interprètent
« First Comes Love»
Album : « Have Mercy »
(2007)

Groovy Times, 2020 : Mise en page Vladimir Arsenic

Hush
Na na na na...
There's a certan little girl
That's on my mind
Great gosh almighty
She looks so fine
She's the best girl
That I've ever had
But sometimes she sure
Makes me feel so bad
Na na na na...
Hush, hush
I thought I heard her
Calling my name now
Hush, hush
She broke my heart but
I love her just the same now
Hush, hush
I thought I heard her
Calling my name now
Hush, hush
I need her loving
And I'm not ashamed now
Early in the morning
(Love, love)
Late in the midnight
(Love, love)
I want it and I need it now
(Love, love)
Got to, go to have it
She's got loving like quicksand
It only took one touch of her hand
She blew my mind and I'm in so deep
That I can't eat, y'all
And I can't sleep
Na na na na...
Hush, hush
I thought I heard her
Calling my name now
Hush, hush
She broke my heart but
I love her just the same now
Hush, hush
I thought I heard her
Calling my name now
Hush, hush .../....
Compositeur : Joe South

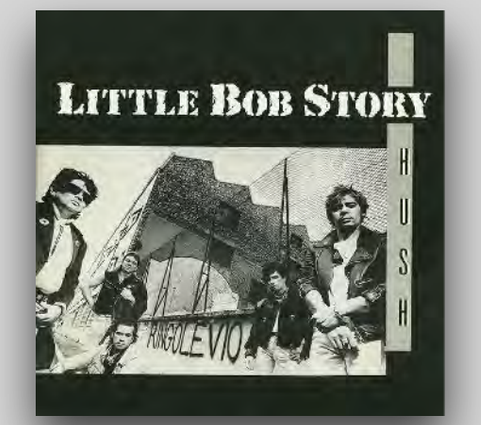
Le groupe Kula Shaker
interprète
« Hush »
(1997)

L'art de la **REPRISE**

C'est assez drôle qu'un titre de musique amplifiée du vingtième siècle s'appelle Hush, Chut ! ou encore « silence, pas de bruit... » en français.
Le silence, on le cherche dans ce morceau et on ne le trouve pas, l'ensemble pousse à l'agitation ou au jerk plus qu'au calme.
Hush et son refrain en forme d'onomatopées « Na na na na », une sorte d'hymne aux bègues chanté par un Billie Joe Royal à la voix plus proche du caneton que du lion. Hush et ses paroles qui racontent l'histoire d'un type amoureux qui souffre car la fille n'est pas plus concernée que ça par son amour... depuis des lustres toujours la même histoire éculée... Et alors ? Quoi de neuf Docteur ? Rien !
Et bien curieusement l'ensemble fonctionne parce que la production est structurée autour du débit vocal de son altesse « Royal » et de quelques astucieux gimmicks (guitares aigrelettes, coulées de cuivres et lignes de basse rebondissantes et opportunistes ponctuant les « micros-ponts »). Il y a dans ce morceau un condensé de ce qu'on appellait à l'époque la « Blue Eyed Soul » (Soul aux yeux bleus, celle chantée par des musiciens blancs) ça aurait du crever le plafond, mais ça n'a pas vraiment décollé plus loin (en 1967) que la 52ème place du hit parade américain, le fameux Billboard Hot 100.
Milieu de tableau pour Billie Joe Royal et Joe South qui lui avait écrit la chanson... pas de trône pour le Royal Billie Joe...Et de maigres royalties pour Joe South. L'histoire aurait pu s'arrêter là, mais le chanteur anglais Kris Ife reprend la chanson ce qui lui assure un certain succès en Europe, un groupe naissant « Deep Purple » entend la version de Kris Ife et décide lui aussi de reprendre le morceau et de le faire figurer sur son premier 45 tours... Bingo ! La reprise de Hush par le groupe « Deep Purple » se classera 4ème aux état-unis...
La vie est injuste, terriblement injuste...
Il y aura au fil du temps quelques autres reprises de « Hush », Joe South l'auteur de la chanson fera la sienne (on n'est jamais mieux servi que par soi-même...). Le sérial repriseur national Johnny Hallyday la chantera en français, Little Bob Story et le groupe Kula Shaker en feront des version survitaminées...
Comme quoi la vie n'est finalement pas si injuste que ça pour les bonnes chansons et leurs auteurs...
Vladimir Arsenic

Billie Joe Royal interprète
« Hush »
(1967)

Kris Ife interprète
« Hush »
(1968)



Little Bob Story interprète
« Hush »
(1987)

Joe South interprète
« Hush »
(1970)

Johnny Hallyday interprète
« Mal »
(1968)

Le groupe Deep Purple
interprète
« Hush »
(1968)

Groovy Times : Fanzine Fun et Punchy

Buzzcocks a été un des premiers groupes Punk Anglais, a s'engouffrer dans la brèche ouverte par les Sex Pistols.
Ils ont apporté une plus grande sensibilité à la musique Punk avec leur approche mélodique et émotionnelle.
Ils seront qualifiés par les médias de « Beatles du mouvement Punk ».
Buzzcocks se forme en 1975 quand le guitariste Pete Shelley fait la rencontre d'Howard Devoto.
Ils ont en commun une passion pour les Stooges et la littérature.
Après avoir stabilisé le groupe avec l'arrivée de Steve Diggle à la basse et du jeune John Maher (17 ans), à la batterie, Buzzcocks peut enfin rattraper le temps perdu par rapport aux autres groupes de la scène Punk.
En janvier 1977, Buzzcocks publie « Spiral Scratch » un EP de 4 Titres, sur le nouveau label « New Hormones » fondé par Richard Boon leur manager.
Pop Trépidante, guitares bourdonnantes, « Spiral Scratch » et son « Boredom » hymne nihiliste du mouvement Punk, impressionne les médias, notamment l'influent John Peel de la BBC ainsi que le label « United Artists » qui décide de les signer.
Mais Howard Devoto (lassé par le phénomène de mode engendré par le mouvement punk) quitte le groupe pour finir sa thèse de doctorat et fonder son propre groupe : « Magazine ».
Redistribution des cartes : c'est Pete Shelley qui prend le leadership du groupe, Steve Diggle passant à la guitare et laissant la basse au nouvel arrivant Steve Garvey.
A partir de là, les Buzzcocks vont prendre leur envol. Pete Shelley va laisser éclater ses talents de songwritter, une écriture autobiographique en forme de thérapie ou il n'hésitera pas à mettre au grand jour ses frustrations amoureuses et adolescentes.
Entre 1978 et 1980, Buzzcocks va enchaîner trois albums :
« Another Music in a Different Kitchen » sort en mars 1978, avec ses hymnes d'ados et un « Fast Cars » qui dynamite le mythe de la voiture de sport dans le milieu du rock'n'roll.
Avec « Love Bites » publié quelques mois plus tard, en septembre 1978, (alors que le soufflé Punk est en train de retomber), Buzzcocks montre qu'il est musicalement passé à autre chose et qu'i remet en cause les codes établis : guitares acoustiques sur le morceau « Love is Lies » et même… un instrumental « Late for the Train »…

Buzzcocks interprète
« Boredom »
(1977)

../…
I've taken this extravagant journey
So it seems to me
To arrive from nowhere
And to go straight back there
You know me--I'm acting dumb
You know the scene--very humdrum
Boredom--boredom--boredom…/…

Pete Shelley et Howard Devoto

Pete Shelley rencontre Howard Trafford, après que ce dernier eut placardé une petite annonce à l'Institut de technologie de Bolton (« *Recherche personne désirant former un groupe et jouer* « *Sister Ray* » du Velvet Underground)). Après avoir découvert ensemble les Pistols sur scène, les deux décidèrent de former un groupe et, avant même de dénicher des musiciens pour les accompagner, entreprirent d'inviter les Londoniens à Manchester, pour le plaisir de les voir se produire à domicile et de faire leur première partie.
Le concert eut finalement lieu le 4 juin 1976 au « Lesser Free Trade Hall », une minuscule salle, sans les Buzzcocks, qui n'étaient pas prêts - mais avec mille fois l'effet escompté puisque dans la fosse se trouvaient les futurs incendiaires de « Joy Division » et « The Fall ». Ce week-end-là, les deux gamins dont la vie avait changé pour de bon décidèrent de changer de nom : Devoto pour Howard, Shelley pour Pete, qui choisit comme patronyme le prénom qu'il aurait eu s'il avait été une fille, et révéla sans doute, entre les lignes, sa bisexualité.

Howard Devoto et Pete Shelley
en 1976

Buzzcocks interprète
« What Do I Get ? »
(1977)

Buzzcocks interprète
« Ever Fallen In Love…
(With Someone You Shouldn't've) »
(1978)

BUZZCOCKS

Groovy Times, 2020 : Mise en page Vladimir Arsenic

Groovy Times : Fanzine Fun et Punchy

« Different Kind of Tension » paru en 1979, met en avant l'amour de Pete Shelley pour le rock expérimental Allemand de Can et de Neu.
Fini les chansons courtes au format pop. Buzzcocks flirte avec le rock vocodé de Kraftwerk.
Avec Martin Rushent, producteur et maître d'oeuvre de leur musique, Buzzcocks a définitivement trouvé un son et une identité musicale.
Une identité renforcée par le travail graphique de Malcom Garrett, responsable des visuels du groupe.
En 1980, après une série de trois singles (Part 1/Part 2/Part 3),usés par cinq années intenses et lâchés par leur maison de disques, Buzzcocks jette l'éponge.
Pendant une décennie Steve Diggle et John Maher avec « Flag of Convenience » d'un côté et Pete Shelley qui se lance dans une carrière solo vont continuer leur histoire dans des directions différentes.
Fin 80, Buzzcocks se reforme.
Le groupe reprend les choses là ou ils les avaient arrêtées.
Avec un rock toujours aussi mélodique et tendu. Des paroles qui parlent toujours de frustrations amoureuses et de crises existentielles.
Ils vont enchaîner disques et concerts pour le plus grand plaisir de leurs fans et ce, jusqu'à la mort de Pete Shelley en 2018.

Bips

Buzzcocks interprète
« Love You More »
(1978)

Buzzcocks interprète
« Sick City Sometimes »
(2003)

Buzzcocks interprète
« You Say You Don't Love Me »
(1979)

Buzzcocks interprète
« Everybody's Happy Nowadays »
(1979)

Buzzcocks interprète
« Isolation » et « Innocent »
(1993)

Buzzcocks interprète
« Without You »
(1996)

Buzzcocks interprète
« Flat-Pack Philosophy »
(2006)

A savoir :
Les 45 tours des Buzzcocks n'ont pas de face A et de face B, ils ont une face A et une face 1.

BUZZCOCKS

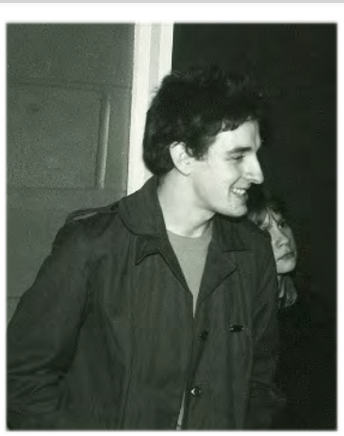
Buzzcocks interprète
« Innocent »
(1993)

« Un véritable amoureux des pop songs de trois minutes est quelqu'un qui, quand il entend les mots « Shelley » et « Manchester » accolés, ne pense pas au poème « The Masque of Anarchy » de Percy Bysshe Shelley, mais à « What Do I Get ?»
Luke Haines, leader du groupe The Auteurs

Buzzcocks interprète
« Big Brother Wheels »
(2006)

Click Here

Groovy Times : Fanzine Fun et Punchy



Le graphiste Malcom Garrett créa l'identité visuelle des Buzzcocks et œuvra sous plusieurs pseudonymes dérivés de « Arbi-trary Im-ages », un nom énigmatique adopté pour sa première commande professionnelle, la pochette du single « Orgasm Addict ». Il travailla pour les groupes New Wave et Post-Punk (Magazine, The Yachts, Red Crayola, etc.) et acquit une sérieuse influence dans le monde du graphisme britannique au cours de la décennie qui suivit, grâce à son agence Assorted Images.

On m'avait demandé de créer la pochette d'« Orgasm Addict », qui, après discussion avec le groupe et le manager Richard Boon, s'inspira d'un collage de Linder Sterling choisi parmi plusieurs options. Le montage original était en couleur, mais comme la maison de disques avait stipulé que la pochette ne pouvait contenir que deux couleurs, il a fallu trouver une solution pour le reproduire. À cette époque, les pochettes qui utilisaient une seule photo n'étaient pas communes, et de fait, on ne leur accordait pas beaucoup d'importance, et, bien sûr, les maisons de disques rechignaient toujours à dépensser trop d'argent dans la production.

Je devais réduire la taille du montage pour produire un visuel pour la pochette, alors je l'ai photocopié – n'oubliez pas que la photocopieuse était une invention récente et assez peu disponible à l'époque. Par chance, cela a augmenté le contraste de l'image, ainsi, elle pouvait être mieux imprimée dans une couleur sombre (j'ai choisi le bleu sombre, avec une couleur tranchante, le jaune, pour l'arrière-plan). La façon dont la photocopie enrichissait l'image m'a plu - ça lui conférait un ton plus régulier et plus de cohérence que l'originale, tout en unifiant les différents éléments. Je crois que ça lui a insufflé quelque chose de théâtral. Fait décisif, pour moi en tout cas, j'ai renversé l'image sur la pochette, et j'y ai ajouté une typographie que l'on peut lire sous n'importe quel angle.

Les morceaux des Buzzcocks étaient souvent des chansons ouvertement « pop », mais avec quelque chose de différent de la pop mainstream, et qui correspondaient aussi au punk, à leur façon. Mon graphisme cherchait à refléter ces thèmes, au moyen d'images attrayantes et discordantes et angulaires à la fois. J'essayais aussi d'établir une vision anticipant la manière dont les choses évolueraient avec le temps – si vous regardez les trois albums, vous remarquerez que le groupe apparaît dans un carré, un cercle et un triangle –, c'est un hommage au Bauhaus. J'ai réutilisé avec d'autres groupes cette tentative visant à anticiper l'avenir, disposer des éléments sur lesquels chaque nouvelle pochette projette une lumière neuve.

Source : « Art of Punk » Russ Bestley et Alex Ogg, Éditions Hugo Image

Groovy Times, 2020 : Mise en page Vladimir Arsenic

La séance de RATTRAPAGE

Tous les ans en septembre, le milliardaire américain Robert Talbot (Rock Hudson) vient se délasser dans sa villa sur la riviera italienne. Le reste de l'année son majordome Maurice (Walter Slezak) s'occupe de la demeure. Et tous les ans en septembre, son amie romaine Lisa (Gina Lollobrigida) vient l'y rejoindre pour filer le parfait amour.

Mais cette année Robert arrive en juillet…Et visiblement personne ne l'attendait.

Sur un fil conducteur aussi mince, Robert Mulligan nous concocta en 1961 cette merveille de comédie romantique aussi légère et rafraîchissante qu'une coupe de champagne où les situations, toutes plus savoureuses les unes que les autres, s'enchaînent avec agilité pour notre plus grand plaisir.

Le rendez-vous de septembre nous donne à voir une Italie idéalisée, pleine de scooters vrombissants, d'escrocs sympathiques, de paysages magnifiques perpétuellement ensoleillés et de douceur de vivre éternelle où rien n'est jamais grave et où l'amour triomphe toujours.

Rock Hudson, en séducteur sûr de lui perdant peu à peu le contrôle, Walter Slezak en majordome soucieux de l'entretien de la villa, Bobby Darin en leader d'une bande d'étudiants en goguette (et qui signe par ailleurs le thème et la chanson principale du film), Sandra Dee (Mme Darin à la ville) en leader d'une bande d'étudiantes avec chaperon. Tous les acteurs prennent un plaisir évident à être devant la caméra.

Mais le film, surtout, est tout du long illuminé par la présence rayonnante de Gina Lollobrigida. Tour à tour câline, mutine, charmeuse, envoûtante, colérique, décidée, et dont Tony (Bobby Darin), étudiant en médecine, donne une description scientifique on ne peut plus exacte :

« Il y a 206 os dans le corps humain et je ne les ai jamais vus aussi joliment disposés… ».

Ce rendez-vous de septembre est une sorte de parenthèse enchantée dont on sortira le sourire aux lèvres et détendu. Et ce n'est pas du luxe par les temps qui courent…

Se déguste aisément en amoureux avec, en accompagnement, une assiette de charcuterie et un petit « Cinque Terre » servi bien frais.

Jean Pierra

Bobby Darin interprète « Multiplication » (Chanson extraite du film) (1962)

Le thème musical du film (1962)

Click Here

Le **BÉDÉVORE**

RAHAN, Le fils des âges farouches

Créé en 1969 par Roger Lécureux (scénario) et André Chéret (dessin), Rahan, héros emblématique des « âges farouches », beau, fort, intelligent et surtout généreux, a suscité l'admiration et l'empathie de plusieurs générations de lecteurs et de lectrices.

Tout au long de 195 épisodes d'environ vingt planches, Rahan, le libre penseur, l'orphelin nomade aux multiples filiations, n'aura de cesse de découvrir, d'apprendre et de partager ses connaissances avec « Ceux-qui-marchent-debout ».

Défenseur des plus faibles, il sera le premier homme à se dresser contre le chef tyrannique et brutal ou le sorcier perfide et machiavélique qui cherchent à opprimer ses frères.

Il portera très haut, aussi et surtout, les valeurs humanistes et écologiques dont « Ceux-qui-foncent-dans-le-mur » feraient bien de s'inspirer, à l'aube de bouleversements climatiques et sociaux majeurs.

Une (re)découverte essentielle !

André Chéret

RAHAN, le fils de « Celui-qui-fit-bouger-les-lignes »

Chéret, un maître du dessin réaliste

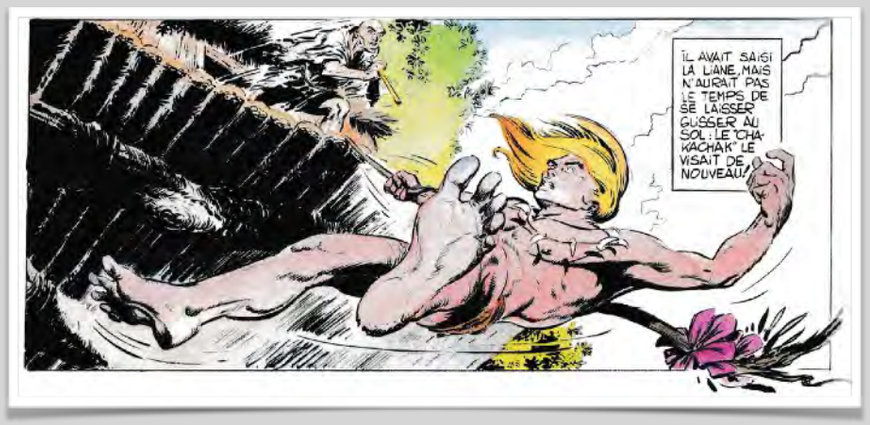
Comme pour Corto Maltese, qui parut dans Pif Gadget jusqu'en 1973, les planches des premiers épisodes de Rahan étaient éditées en noir et blanc. Chéret profitera de cette contrainte pour créer son propre style graphique : dessins réalisés au pinceau et à l'encre de Chine lui permettant d'allier vigueur et fluidité du trait mis en valeur par un puissant jeu d'ombre et de lumière (qui fut, hélas, largement occulté par les postérieures mises en couleur pas toujours très heureuses).

Fantastique dessinateur réaliste, à l'instar de Burne Hogarth (le créateur américain de la BD *Tarzan*), Chéret traite avec minutie les décors, la faune et la flore. Extraordinaire illustrateur animalier, les félins, singes, mammouths voire les animaux préhistoriques semblent plus vrais que nature, leurs mouvements possédant le même dynamisme et la même amplitude que ceux de Rahan. Mais c'est surtout dans la représentation de l'anatomie humaine, dans l'utilisation de bluffants raccourcis permettant d'amplifier les réactions du héros, au point de briser et dépasser le cadre de certaines vignettes, que Chéret va déployer tout son talent.

Chéret sera également un maître de la mise en scène capable de faire se succéder dans une même planche différents plans et « mouvements de caméra » s'accompagnant d'ellipses d'action à action* dilatant ou contractant la scène en un suspens intense.

Du grand art cinématographique !

**Procédé qui s'appuie sur une focalisation dirigée sur un seul personnage – ou ici un groupe de personnages – que l'on suit et que l'on observe agir ou réagir tout long de la scène. L'omission est la manière la plus efficace de représenter un acte en bande-dessinée. Il s'agit de laisser le lecteur visualiser le mouvement en ne lui fournissant que la position de départ ou d'arrivée du geste.*



Le BÉDÉVORE

RAHAN, le fils de *Pif Gadget*

A la fin des années 60, au moment où Rahan débute sa carrière, la bande dessinée est majoritairement destinée à la jeunesse. La refonte du magazine *Vaillant* n'échappe pas à la règle : *Pif Gadget* est pensé pour les jeunes. Pourtant les premiers épisodes du fils des âges farouches, très éloignés des habituels récits enfantins et des BD humoristiques publiés à l'époque, vont marquer les esprits. Rahan, un personnage réaliste, porteur de valeurs humanistes auxquelles peuvent s'identifier les enfants et adolescents, va révolutionner la BD en France.

Née le même jour que le premier numéro de la nouvelle formule *Pif Gadget*, le 24 février 1969, la saga de Rahan restera fidèle à l'hebdomadaire pratiquement jusqu'à la fin de sa publication.

Pif Gadget révolutionne le monde des hebdomadaires pour enfants. Fort de ses 80 pages, il associe, au travers de récits complets, des aventures de personnages au succès déjà éprouvé à celles de nouveaux personnages. Corto Maltese, Rahan ou Docteur Justice seront de ceux-là.

Rahan contribue aussitôt au développement du journal et à ses ventes record (300 à 400 000 exemplaires dès les premiers numéros). Son succès est tel que la rédaction décide d'accélérer le rythme de parution de ses aventures, jusqu'à deux épisodes par mois (40 planches !).

Face aux milliers de lecteurs qui en réclament encore plus, les éditions Vaillant créent, ensuite, le magazine *Rahan* (trimestriel puis bimestriel) qui republie les anciennes aventures en couleur accompagnées d'un gadget « préhistorique ». L'appel à d'autres dessinateurs (Guy Zam ou Romero) sera même effectué, pour quelques épisodes, dans l'optique d'assurer une présence hebdomadaire du personnage dans le journal. Mais n'est pas Chéret qui veut et les fans de la première heure sauront le faire savoir. Le dernier épisode de la saga dans *Pif Gadget* paraît en 1991. Le magazine ne survivra qu'à peine deux ans après son départ.

RAHAN, le fils du Parti ?

Rahan est-il un militant communiste ? Cette question agaçait fortement Roger Lécureux. Voici ce qu'il répondit lors d'une interview : *« Il faut définitivement remettre les choses à leur place ! Pif Gadget n'a jamais fait apparaître de notion politique dans son journal et j'en sais quelque chose, puisque j'en ai été le rédacteur en chef pendant plusieurs années. Je ne pense pas que vouloir le bien soit dédié au seul Parti communiste, tout le monde a envie de faire « le bien » ! ».*

Fondées en 1946, les éditions Vaillant, éditeur du magazine *Vaillant* puis de *Pif Gadget*, seront effectivement soutenues par le Parti communiste. Mais nul mot d'ordre n'émane de la rédaction qui ne juge pas un auteur en fonction de son appartenance ou pas à ce parti.

Lécureux sait en effet de quoi il parle car, bien qu'ayant déchiré sa carte du Parti communiste en 1956 à la suite de l'invasion de la Hongrie par les troupes soviétiques en s'exclamant : *« Quand les chars rentrent, Lécureux sort ! »*, il n'en deviendra pas moins deux ans plus tard le rédacteur en chef de *Pif Gadget* pendant cinq ans. *Vaillant* puis *Pif Gadget* furent avant tout une mine d'or créative (ces deux magazines offrirent un formidable tremplin à la carrière de futurs grands de la BD : Jean Tabary, Gotlib, René Goscinny, Nikita Mandryka, Hugo Pratt, Paul Gillon, Jean-Claude Forest...), un espace d'ouverture, de tolérance et d'humanisme dont Rahan fut le plus digne représentant.

Le **BÉDÉVORE**

RAHAN, le fils de Craô

Rahan est un chasseur nomade qui ne possède rien hormis deux objets qui participeront de manière magistrale à la construction du mythe.

Le collier aux griffes d'ours

Le collier que porte Rahan n'est pas qu'un simple accessoire décoratif.

Chacune de ses cinq griffes symbolise une valeur : le courage, la bonté, la loyauté, la ténacité et la sagesse. Valeurs qui définissaient les idéaux de la Résistance française selon Roger Lécureux.

Rahan le reçoit de Craô, son père adoptif, qui lui lègue avant de mourir en lui ordonnant de rester fidèle aux vertus qu'il incarne. C'est donc un héritage moral, avant toute chose mais aussi spirituel qui concrétise à la fois le lien filial, l'appartenance généalogique et l'obligation de mémoire.

Il guidera chaque action du héros en incarnant l'ultime recours et le triomphe sur les peurs irrationnelles.

Rahan, en s'y référant au cours de ses aventures et en évoquant Craô pour guider ou juger ses actes, renforcera l'idée qu'au-delà des liens du sang, c'est l'éducation et l'influence d'une société qui font de l'homme ce qu'il est.

Le coutelas d'ivoire

Être rationnel dans un monde rempli de superstitions et d'obscurantisme, Rahan va pourtant développer un rapport animiste avec son arme fétiche, compagne fidèle et indispensable. Rahan lui parle souvent, l'apostrophe avec colère, la remercie avec gratitude et la détourne de sa fonction sacrificielle primaire* en la transformant en un formidable outil de survie destiné à sauver des vies plutôt que d'en détruire (il ne s'en servira jamais pour « voler » la vie d'un homme, fut-il le plus cruel).

Rahan accorde une confiance telle à ce coutelas, qu'il lui confie même le pouvoir de décider de son destin en le faisant tourner pour qu'il lui indique la direction à suivre. Mais ici point de fatalisme ou de résignation, si le héros accepte les décisions de son arme c'est pour mieux dépasser et vaincre les obstacles qu'elle l'oblige à affronter. Le mouvement et la découverte de l'inconnu et des autres deviennent alors une source de progrès dans un monde que Rahan se refuse à définir uniquement comme une succession immuable de territoires cloisonnés par la volonté de tribus « primitives ».

Le monde est son royaume !

NB. La réplique de ce couteau, gadget du magazine, fera des centaines de milliers de lecteurs heureux !

*Rahan a volé ce couteau à un chef de clan qui l'utilisait lors de meurtres rituels

Pif GADGET

Le **BÉDÉVORE**

RAHAN le fils des Lumières

Sorcier et pouvoir

Dans de nombreux épisodes de la saga, Rahan devra se confronter à des sorciers, chamanes ou autres prédicateurs de tout poil (tous poils ?). Des êtres manipulateurs, menteurs et fourbes qui profitent, dans le but de s'octroyer un pouvoir sans limites, de la peur de « Ceux-qui-marchent-debout » face à ce qu'ils ne peuvent expliquer. Ennemi acharné de l'obscurantisme, Rahan sait que la meilleure façon de les vaincre est d'instruire, de donner une explication rationnelle à ce que certains définissent comme magique ou issu de la volonté d'un dieu. Souvent, il lui faudra payer de sa personne, jusqu'à mettre sa vie en danger, pour briser les croyances et convaincre les plus réfractaires. Fidèle à un idéal libertaire, il ne dissipe pas les ténèbres de l'ignorance pour mieux asservir, mais pour affranchir. Si l'ignorance fait les résignés, la connaissance fera les révoltés !

Il s'élève ainsi contre toute pensée empêchant les hommes de croire qu'ils peuvent être les propres maîtres de leur destinée. Mission le plus souvent réussie. En effet, dans la majorité des épisodes concernés, c'est le clan tout entier, enfin « éclairé », qui saura désobéir et mettre fin au culte idolâtre des gens, des idées ou des dieux.

RAHAN le fils de gaulois !

« Cheveux de feu »

L'origine de la blondeur de Rahan n'est pas un mystère. Les auteurs l'ont de nombreuses fois abordée aux cours de différentes interviews : Lécureux ne voulait pas que leur personnage, symbole du progrès de l'espèce humaine, ait des traits trop simiesques. Chéret, quant à lui, évoquait les croquis d'un guerrier gaulois blond, prototype d'une série qui ne vit jamais le jour, comme premières représentations de Rahan : *« Il a suffi, alors, que je remplace sa chaîne par un collier de griffes ! ».*

La couleur claire des cheveux sera finalement conservée pour le distinguer de Tarzan, héros d'une bande-dessinée qui connut un certain succès, en France, quelques années auparavant.

Les allégations affirmant que Rahan serait donc un « bon à rien » ou le fils caché de Patrick Juvet ne sont donc que des fake news !

L'art de déplacer le curseur

Lécureux sut utiliser cette particularité physique, faisant de « Cheveux de feu » l'être à part, celui qu'on ne peut prendre pour quelqu'un d'autre et que l'inconscient collectif des lecteurs pouvait rapprocher d'une représentation divine (la blondeur des cheveux est souvent attribuée aux dieux de l'Olympe ou d'Asgard aussi bien qu'à J.-C.), comme un puissant outil de lutte contre l'ostracisme.

Rahan sera souvent rejeté ou discriminé par ses « frères », tous plus bruns de poil les uns que les autres, qui voient dans la rareté de sa couleur de cheveux une anormalité ou un signe de malédiction. Il subira ainsi de nombreuses moqueries ou provocations de la part de « Ceux-qui-marchent-debout » qui le surnomment « Cheveu de feu » comme l'on donnera du « bronzé », « face de citron » ou « peau-rouge » à d'autres époques, dans d'autres lieux.

Et ce n'est pas là le moindre tour de force du scénariste que d'utiliser à rebours une caractéristique physique, très souvent symbole d'une certaine pureté, pour en faire un instrument de rejet et de méfiance. Une leçon de tolérance en direction du lectorat caucasien de *Pif Gadget* : Rahan, le beau blond musclé, du fait même de cette différence, devra, comme tous les apatrides et déracinés, lutter pour sa survie dans un monde où il n'est pas le bienvenu.

Le **BÉDÉVORE**

L'architecte idéal de Vitruve

Vitruve, dans son traité « *De architectura* » (circa -25 av. J.-C.)*, définit les grandes qualités que doit posséder, l'homme bâtisseur idéal : l'intelligence pratique et déductive ainsi que l'application au travail, l'émerveillement esthétique et philosophique devant les mystères et les merveilles de la nature et enfin, le sens du partage et de la fraternité.

Chacune de ces qualités, Rahan les possède. Dans chaque épisode, il manifeste une curiosité insatiable et universelle aussi bien pour les petites que les grandes questions que lui pose la nature et tente de trouver des réponses à ce qui l'interpelle.

Aux clans qui s'étonnent de l'étendue de ses connaissances, il assure qu'il : « n'a que le mérite d'observer et de réfléchir » démontrant ainsi la supériorité de la pensée et de l'intelligence sur la force et l'ignorance.

De la même façon, Rahan est avide de pouvoir enseigner aux autres tribus ce qu'il a découvert. Dans un épisode, il s'interroge : « Formerions-nous tous ensemble la grande horde de ceux-qui-marchent-debout ? », avant de tirer les conséquences de son appartenance à l'humanité : « Rahan sera le fils de tous les clans, de toutes les hordes ! Rahan ira partout, verra tout, apprendra tout ! Il révèlera aux uns ce que lui auront enseigné les autres ».

De fait, chaque aventure de Rahan visera à rétablir l'entente fraternelle et l'égalité entre les hommes. C'est exactement ainsi que Vitruve définissait la caractéristique des premières communautés humaines.

** Ce livre influencera les plus grands artistes européens des XIV, XV et XVI*ème *siècles (Alberti, Michel-Ange, Léonard de Vinci...).*

Le Léonard de Vinci préhistorique

Non content d'observer et d'apprendre, Rahan a surtout le mérite de s'étonner du moindre phénomène nouveau, d'en comprendre l'importance de façon intuitive et de savoir le recréer en l'adaptant à des circonstances et à un environnement différents.

Ces qualités lui permettront d'« inventer » entre autres : l'arbalète et la flèche empennée, le trident et les bolas, le lasso et la catapulte, l'hameçon multiple, l'aiguille et donc la couture (malgré l'intolérance « genrée » dont font preuve les témoins de ses expérimentations dans cet épisode !), l'irrigation (en creusant le sol ou en dirigeant l'eau à l'aide de gouttières géantes), les propriétés de certains fruits pour améliorer la santé ou le bien-être (la vitamine C de l'orange, la propriété répulsive du jus de citron contre les moustiques), l'attelle, le parachute, le monte-charge, le pont tournant, le téléphérique, la navigation à voile (à peau !), le saut à la perche, l'ancêtre de la roue (série de troncs réunis et mobiles permettant de déplacer des charges lourdes)... Autant d'innovations mises au service de la grande communauté des hommes.

Groovy Times : Fanzine Fun et Punchy

Le **BÉDÉVORE**

En septembre 1977, la parution du numéro 443 de *Pif gadget* contenant le 99ème épisode de la saga va créer un événement sans précédent. Quatre mots écrits en blanc sur fond noir occupent tout l'espace de sa couverture hors norme :

LA MORT DE RAHAN

L'épisode de 15 pages débute page 13 (!). Dès la première case, le ton est donné, sous un ciel rouge sang, des chasseurs proclament, tels des hérauts préhistoriques : « Rahan est mort !! Rahan a rejoint le territoire des ombres !!! ». En dernière page, plus de doute, Rahan transpercé de plusieurs flèches, repose sur une dalle de pierre. L'épisode se termine par le mot FIN qui remplace l'habituel « Fin de l'épisode ».

Jamais, jusqu'alors, un héros de BD française n'était mort !

Cette parution va créer une véritable émotion parmi les lecteurs du magazine dont ce numéro va se vendre, en quelques jours, à un million d'exemplaires ! Les éditions Vaillant devront commander sa réimpression en urgence obligeant l'imprimeur à utiliser le papier destiné à la publication du magazine Télé 7 jours qui paraîtra ainsi avec quelques jours de retard !

Le standard téléphonique de *Pif Gadget* explose face aux appels continuels de lecteurs accablés, de parents émus par le chagrin de leurs enfants. La rédaction recevra, en une semaine, plusieurs dizaines de milliers de lettres ! Certains annulent leur abonnement, incapables d'imaginer pouvoir encore lire *Pif* sans la présence de leur héros. D'autres n'en dorment plus ou ne peuvent supporter cette insoutenable nouvelle.

Même la présentation de la couverture du prochain numéro en fin de magazine, ne suffira pas à les convaincre que les aventures de Rahan ne s'arrêtaient pas là ! Dans celui-ci, on apprendra que l'infâme sorcier, utilisant le double pouvoir de la drogue et de l'hypnose, avait réussi à persuader les hommes du clan (et les lecteurs !) de la fin de Rahan alors qu'il n'en était rien.

Bien des fans ont longtemps cru que Rahan était vraiment mort ce jour de septembre 1977 !

Monsieur Plusse

Groovy Times : Fanzine Fun et Punchy

Les éditions du Soleil ont réédité, en 2019,
l'intégrale des aventures de Rahan en 26 albums.

Groovy Times, 2020 : Mise en page Vladimir Arsenic

Greyhound Goin' Somewhere
There ain't much time to say goodbye
But let me try while we have a last cup of coffee
The love you need I couldn't give
The life I lead you wouldn't want to live
Believe me
So ride me to the station and I'll be on my way
There's a greyhound goin' somewhere
And I just want to say
I'm leavin', there's a Greyhound goin' somewhere
Think I might just go there too
Well, I could stay another day
But I'm afraid you'll want me to say I love you

It's not that I won't
It's just that I don't want
To leave another heart behind me breakin'
So ride me to the station and I'll be on my way
There's a Greyhound going somewhere
And I just want to say
I'm leavin', there's a gray hound going somewhere
Think I might just go there too
I'm leavin'
Detroit, Cincinnati, Seattle
Chattanooga, Kansas City, Dallas
San Francisco, maybe LA, Nashville
Delight Arkansas
Compositeurs : R. Dorsey, M. Murphy

On n'a pas beaucoup de temps pour se dire au revoir.
Mais laisse-moi essayer de le faire pendant qu'on prend une dernière tasse de café.
L'amour dont tu as besoin, je ne peux pas te le donner.
La vie que je mène tu ne voudrais pas la vivre
Crois-moi
Alors emmène-moi à l'arrêt de bus
Et je partirai
Il y a ce bus Greyhound qui s'en va quelque part.
Et je veux juste te dire
Que je m'en vais, je m'en vais.
Il y a ce bus Greyhound qui s'en va quelque part.
Je pense que je pourrai y aller aussi.
C'est vrai que je pourrais rester un jour de plus
Mais j'ai bien peur que tu veuilles que je te dise que je t'aime
Et ça je ne le ferai pas.
Car je ne le veux pas
Et je ne peux pas briser encore un autre cœur
Alors emmène-moi à l'arrêt de bus
Et je partirai
Et je veux juste te dire
Que je m'en vais, je m'en vais.
Il y a ce bus Greyhound qui s'en va quelque part.
Je pense que je pourrai y aller aussi.
Je m'en vais, je m'en vais.
Détroit, Cincinnati, Seattle
Chattanooga, Kansas City, Dallas
San Francisco, peut-être L.A., Nashville.
Delight Arkansas

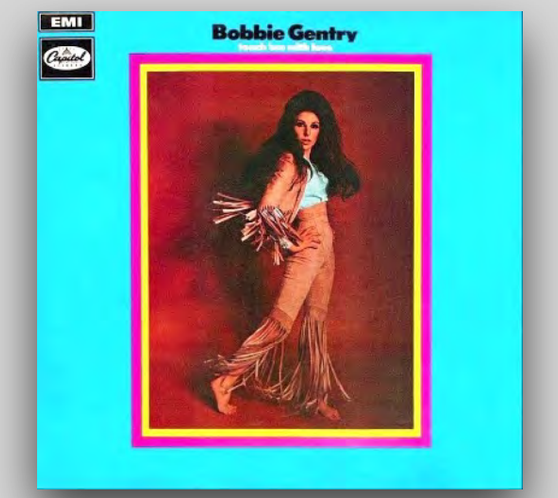
La chanson du **TRIMESTRE**

C'est un fait, pas une légende… L'histoire de la musique est pavée de chansons d'amour… puis vient le temps de la rupture. On est quitté ou bien on quitte. De Brel (Ne me quitte pas) en passant par Gainsbourg (Je suis venu te dire que je m'en vais), Françoise Hardy (Comment te dire adieu?), les Rolling Stones « Love in Vain », Johnny Cash « Hurt » pour n'en citer qu'un minuscule échantillon, on se déchire, on pleure sur son sort, ou l'on fait pleurer l'autre.
Ce qui est formidable pour les compositeurs c'est le sujet et sa constance… Il y aura toujours des ruptures amoureuses dans ce bas monde, inépuisable source de Royalties, de droits d'auteur et de vente de Kleenex.
Alors, c'est quoi une bonne chanson qui nous narre qu'on en a marre de l'autre ou vis -versa?
Pas si simple d'en écrire la recette, bien que…

1) Eviter les tempos trop rapides
2) Faire simple (pas simpliste)
3) Dire pourquoi ce n'est plus possible (valable pour celle ou celui qui s'en va)
4) Dire pourquoi ce n'est pas possible (valable pour celle ou celui qui reste)
5) Avoir Bobbie Gentry sous la main, Don Tweedy aux arrangements, Kelso Herston à la production

Ce qui est formidable et bouleversant dans cette chanson, c'est la cohésion entre la voix de Bobbie Gentry et les arrangements épurés de Don Tweety.
Il n'est pas question de démonstration technique, chanter simple, c'est chanter tout simplement. S'effacer devant la chanson, jouer sur le grain de sa voix et sa tessiture, comme un souffle très proche du micro, comme une brise au petit matin.
Là, on touche au sublime…

On est bien loin des émissions de téléréalités avec leur cohorte de chanteuses ou de chanteurs aux glottes proéminentes…
Et de certains bourrins à la voix auto-tunée…
Vladimir Arsenic



Bobbie Gentry interprète
« Greyhound Goin' Somewhere »
(1969)

Bobbie Gentry interprète
« Mornin' Glory »
(1968)

Click Here

Greyhound

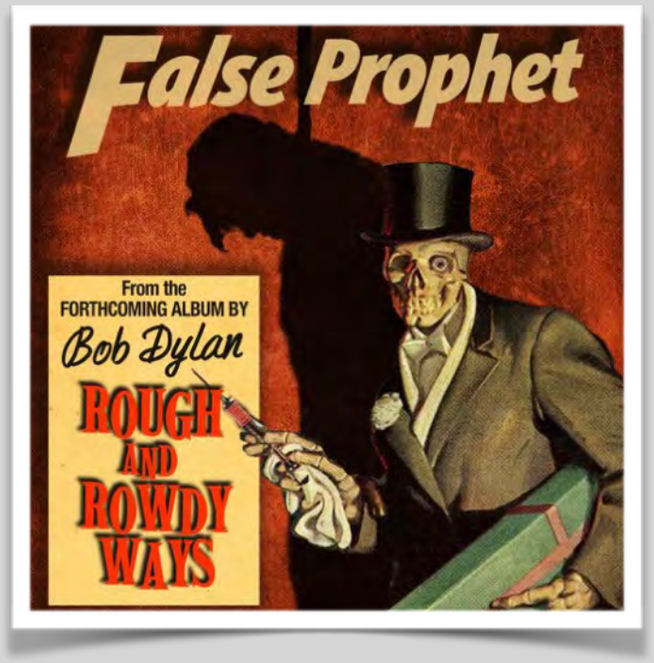
Bob Dylan interprète
« Murder Most Foul »
(2020)

FAN de...

Dylan n'existe pas

Juin 2020 :
Comme beaucoup de fans de Dylan, j'écoute, mi-excité, mi-résigné, l'album *« Rough and Rowdy Ways »*, dernière création originale en date du chanteur. Quatre-vingts ans (ou presque) au compteur, ça vous classe un homme niveau trajectoire professionnelle. Les idoles vieillissent, nos illusions, pourtant tenaces, n'y résistent pas toujours. Selon toute logique, l'accumulation des années est sans pitié pour la puissance créatrice, aussi géniale soit-elle. Pourtant, dès les premières mesures, le miracle se produit à nouveau. Nul besoin de s'appesantir sur les multiples errances du chanteur, marquées, au cours de sa carrière, par des albums franchement décevants au regard de son incontestable standing artistique. Il faut bien admettre qu'hormis quelques éclairs géniaux, cette tendance, depuis une quinzaine d'année, avait sensiblement pris le pas sur le meilleur Dylan. Ici, la voix est assurée, pertinemment rocailleuse, placée. La musique et les textes sont inspirés, la composition est solide. C'est bon, franchement bon ! Du grand Dylan ! Frisson ! Quelques bruits avant-coureurs avaient éventé la bonne surprise. Pour autant, la publication en Mars 2020, en plein confinement, du titre « Murder Most Foul » (morceau fleuve de dix-sept minutes sur fond d'assassinat de Kennedy) extrait de l'album à suivre, ne m'avait largement pas convaincu. Lugubre, crépusculaire, cette chanson spectrale résonnait comme une nécrologie prémonitoire. Pour nombre d'exégètes, un testament artistique. Un sentiment que j'envisageais assez aisément. Fausse route ! Un album rare, une réussite émouvante, une nouvelle résurrection. Un réel plaisir musical. J'écoute attentivement, en boucle, ma première impression demeure. Le plaisir persiste, mais comme à chaque nouvelle publication dylanienne de qualité, ma satisfaction certes intense, n'est jamais totale. Toujours cet étrange goût d'inachevé, cette légère amertume qui ne m'ont jamais quitté depuis quarante-six années d'écoute assidue du chanteur.

Bob Dylan interprète
« I've Made Up My Mind to Give
Myself to You »
(2020)



Bob Dylan interprète
« False Prophet »
(2020)

Bob Dylan interprète
« Absolutely Sweet Marie »
(1966)

FAN de...

Août 1974 :
Comme Alain Rémond, dans son émouvant et très recommandable ouvrage éponyme [1], je peux également écrire « Et puis un jour, j'ai entendu Bob Dylan ». J'avais douze ans, c'est bien loin, je n'ai rien oublié. Une sortie familiale des plus traditionnelles lors de nos quartiers d'été. La chaleur de fin de journée, la foule bonhomme des faubourgs historiques de Briançon. Une ambiance, le poids historique des vielles ruelles, une cité qui respire la montagne. Un décor pleinement rassurant, cadre d'un mémorable jalon de plénitude familiale. Nous nous asseyons à la terrasse bondée d'un café. Le fond sonore monocorde des consommateurs couvre allégrement une musique d'ambiance des plus insignifiante. Commande passée, nous sirotons tranquillement nos consommations tout en débattant du programme de la soirée. Après quelques morceaux tout autant dispensables, une brève pause musicale, l'espace tout au plus d'une poignée de minutes, conséquence d'un changement de microsillon.
Et puis soudain, ce son qui s'élève, ample, majestueux ! Un sentiment immédiat de plénitude, de toucher à l'essentiel. Une musique charnelle, intellectuelle, vitale. Des volutes lancinantes, obsédantes comme des mantras. Plus qu'une musique, l'impression de vivre la pacification du monde, la solution universelle. Je ne peux l'affirmer, mais il me semble que tous les consommateurs se sont tus dès les premiers accords d'une brève introduction instrumentale. Puis cette voix ! N'existait plus que cette musique incantatoire ! Suspension du temps !
A demi-remis de mes émotions, je m'adresse fiévreusement au serveur pour connaître les références du disque. Celui-ci est catégorique quant à l'identité du chanteur : un certain Bob Dylan. En revanche, il est plus évasif sur le titre : « c'est son dernier enregistrement avant son accident de moto ». Suffisamment d'indices néanmoins pour me guider ultérieurement, après quelques recherches biographiques, vers *« Blonde on Blonde »*. Pas étonnant : un monument, le premier double-album de l'histoire du rock, un chef-d'œuvre absolu !
Mon histoire avec Dylan pouvait débuter. Un simple éveil musical pré-adolescent ? Pas si simple. Ce son initial ! Une chimère ! J'ai pu parfois fébrilement m'en rapprocher, jamais complètement le retrouver. De ressentis parcellaires en satisfactions fugaces, une forme de frigidité mémorielle. Même à l'écoute maintes fois répétée de *« Blonde on Blonde »*. Alors, années après années, décennies après décennies, introspections après introspections, disques après disques, lectures après lectures, je persiste à pouvoir revivre ce timbre, ces intonations, cette musicalité et, faute d'y parvenir pleinement, à m'expliquer pourquoi il me fuit ?

Bob Dylan interprète
« I Want You »
(1966)

Bob Dylan interprète
« Vision of Johanna »
(1966)

Click Here

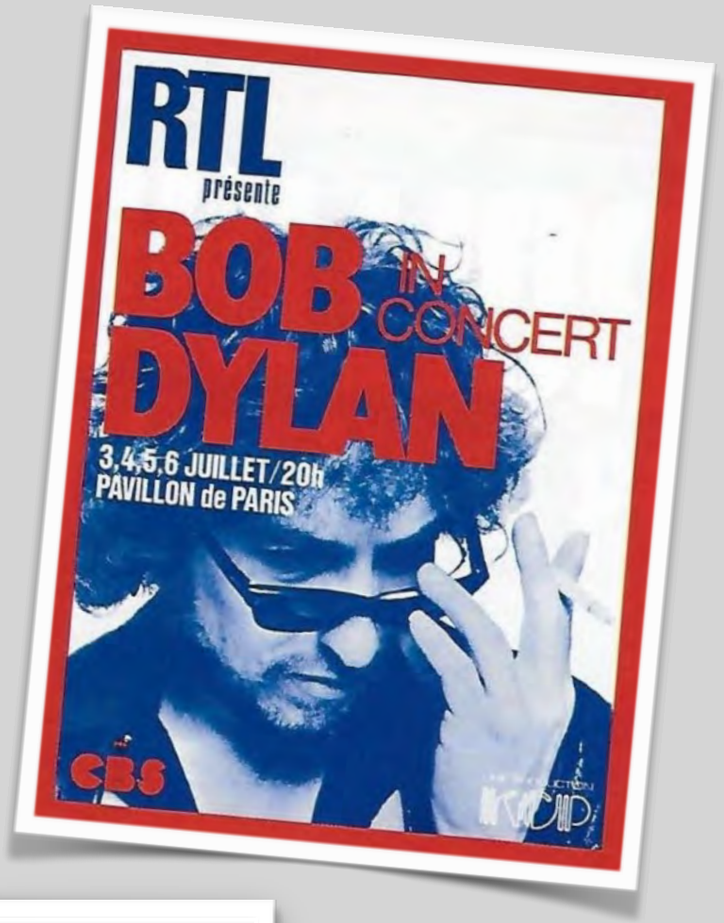
Groovy Times : Fanzine Fun et Punchy

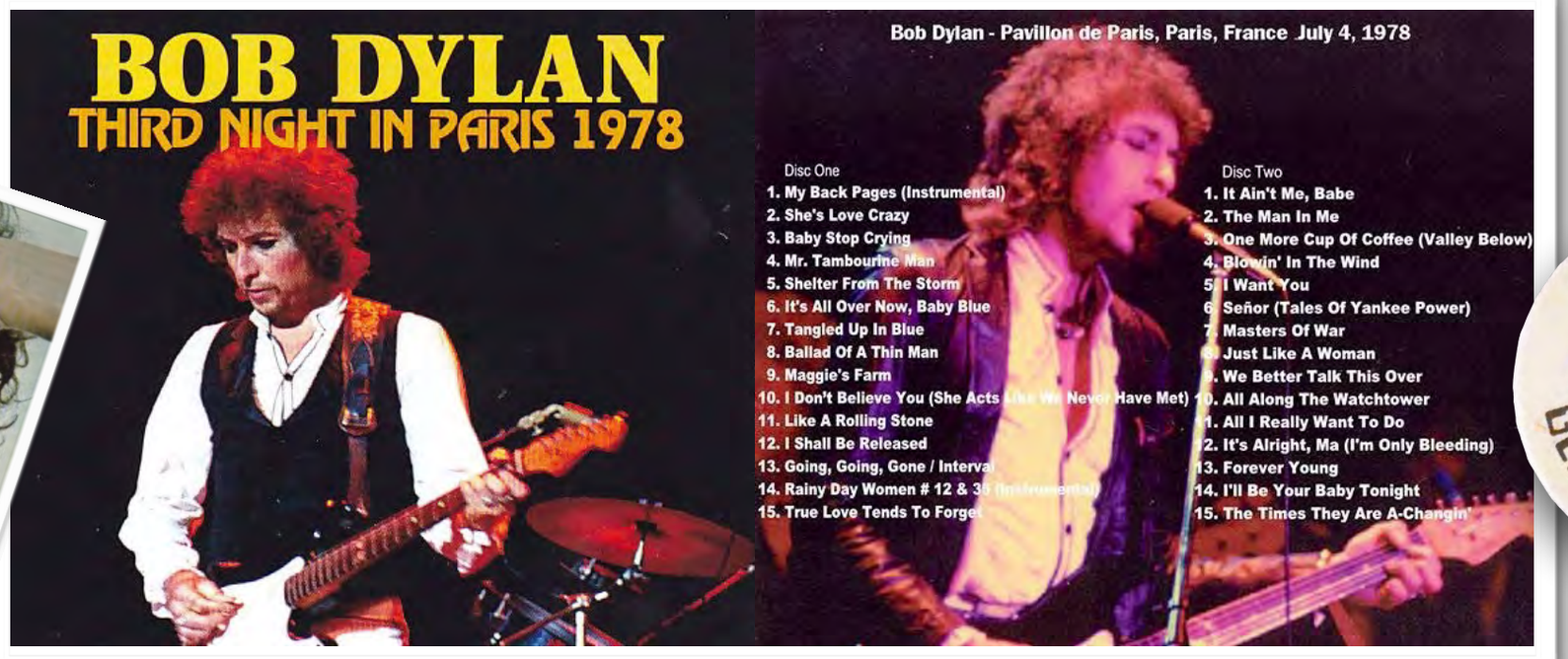
L'intégralité du concert

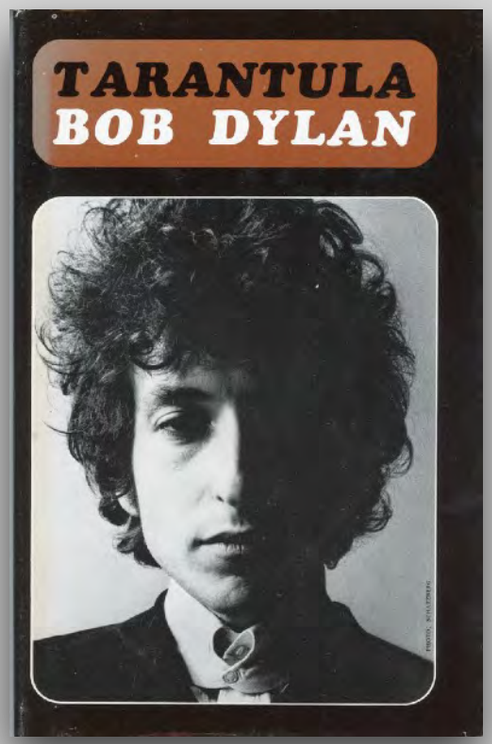
Click Here

FAN de...

Juillet 1978 :
J'ai 16 ans. En quatre ans, j'ai consacré bien du temps à écouter Dylan. Tout mon argent de poche et les cadeaux familiaux ont été affectés à la constitution d'une discographie essentielle du chanteur. Des incartades passagères vers pas mal d'autres artistes anglo-saxons, des rencontres afin de construire une culture rock de base. Ma passion n'en demeure pas moins assez exclusive pour Dylan. Elle ne me quittera jamais.
Dylan live au Pavillon de Paris. J'ai du mal à réaliser, mais je suis bien présent, avec ma famille (merci à mes parents) dans cette salle de concert bondée en cette radieuse soirée printanière. Tous les grands titres défilent, mais rien ne se passe comme prévu : les orchestrations, les mélodies, les instruments, tout est chamboulé. L'artiste caméléon a pris un malin plaisir à se réinventer. Seules les paroles demeurent, sur des arrangements totalement (ou presque) inédits. La puissance des textes demeure, c'est plaisant, mais déroutant. L'enthousiasme du live, de mon premier grand concert d'une rockstar, d'une icône, l'emporte allègrement, mais le son originel me fuit une nouvelle fois. Et de quelle façon !







Dessin de Solé pour le magazine Rock'N'Folk, 1978

FAN de...

Octobre 2020 :

Plusieurs occasions, même assez récentes, m'ont été données de revoir Dylan en concert. Je m'en suis toujours abstenu. Déjà un peu contrarié en 1978 je pense avoir, depuis, systématiquement esquivé le risque de me retrouver dans la posture de l'amoureux éconduit. Hors de propos de fissurer davantage mon image mythique du chanteur en assistant à l'une de ses coutumières calamiteuses performances scéniques. Dylan est compliqué, certains disent insaisissable. Ma passion à son égard est d'une égale complexité. Contrairement à Alain Rémond affirmant une tolérance sans limite envers l'artiste [2], la mienne est toute relative : le moindre écart déviant du son originel, donc proche de celui de de « Blonde on Blonde », est difficilement pardonnable.

J'ai beaucoup lu, compilé, archivé pour comprendre l'artiste, poser des mots sur mon attraction passionnelle, trouver du sens. Alors, recherche insatisfaite de l'Eden amniotique d'une soirée familiale lumineuse ? Evidemment, en grande partie ! Une certitude, pourtant : j'ai instantanément perçu, plus ou moins consciemment, toute l'importance de Dylan dès ma première écoute. Une de ces personnalités hors du commun dont l'œuvre touche à l'universalité. Nul besoin, au premier abord, de comprendre ses textes pour ressentir leur profondeur, percevoir qu'ils touchent à l'essentiel. En cela, il est unique. Sa musique est un passeur de mots. Le texte quand il se fait musique ! La musique quand elle sublime le texte !

Dylan n'est pas qu'un chanteur-compositeur-interprète, il est encore bien davantage. Poète visionnaire, bien sûr ! Éponge musicale, syncrétisme absolu de la plupart des courants musicaux historiques américains. Epistémologie vivante du rock et plus encore, de la musique. Témoin-acteur de son temps, de l'histoire de la condition humaine. Rebelle, prophète ?

Par sa vision poétique du monde, l'œuvre de Dylan est une invitation à l'éveil de la sensibilité et de l'intelligence. Alors, il me plait à penser que, par son universalité, sa puissance artistique, son importance historique, celle-ci m'a modelé une base structurante, une ébauche de colonne vertébrale. Cette première rencontre ouvrait une direction. Tout y était dit, tout y était amorcé. Ce son était la quintessence de la perfection. Il a instantanément constitué ce point d'appui fondateur après lequel je persiste à courir depuis et pour toujours. Restait, reste toujours, à grandir en continuant de s'en inspirer !

Alors, quoi de plus normal de ne plus avoir jamais ressenti ce son primal, il est une abstraction, un artéfact dans le réel, une balise insaisissable à ne jamais perdre de vue. Figure tutélaire tellement inaccessible, je ne suis pas loin de penser, parfois, que Dylan n'existe pas !

Michel Albain

[1] Alain Rémond, Et puis un jour j'ai entendu Bob Dylan, Editions JBz & Cie, 2011.
[2] Et puis un jour j'ai entendu Bob Dylan, op. cit., p. 133.

I Shall Be Released
They say everything can be replaced
They say every distance is not near
So I remember every face
Of every man who put me here
I see my light come shining
From the west down to the east
Any day now, any day now
I shall be released
They say every man needs protection
They say every man must fall
So, I swear I see my reflection
Somewhere inside these walls
I see my light come shining
From the west down to the east
Any day now, any day now
I shall be released
Yonder standing me in this lonely crowd
A man who says he's not to blame
All day long I hear him hollering so loud
Just crying out that he's not to blame
I see my light come shining
From the west down to the east
Any day now, any day now
I shall be released

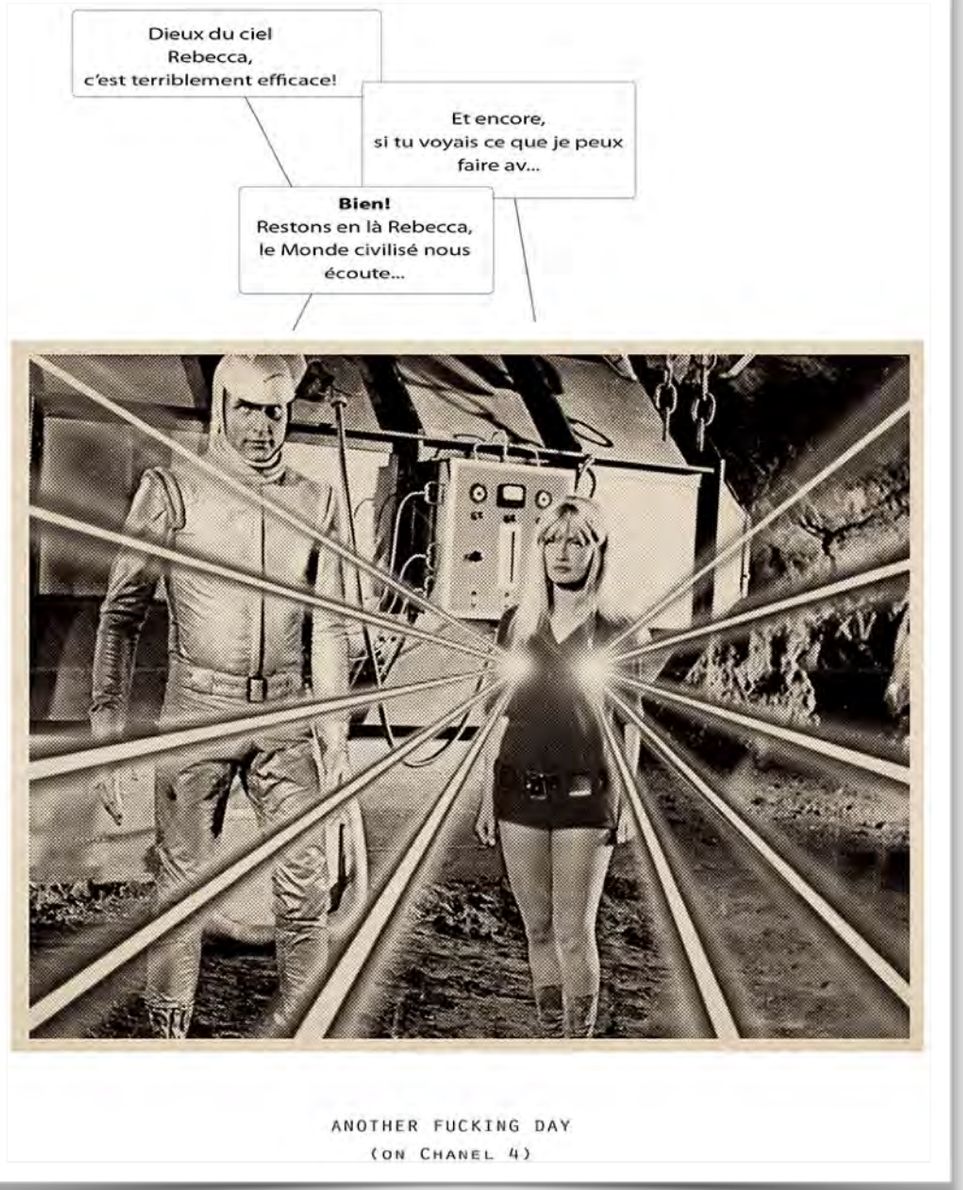
On dit que tout peut être remplacé
Mais toute distance n'est pas proche
Et je me rappelle le visage
De chaque homme qui m'a mis là
Je vois ma lumière briller
Depuis l'ouest jusque vers l'est
D'un jour à l'autre, d'un jour à l'autre
Je serai libéré
On dit qu'à tout homme il faut protection
Que tout homme doit chuter
Mais je jure que je vois mon reflet
Très loin au-dessus de ce mur
Je vois ma lumière briller
Depuis l'ouest jusque vers l'est
D'un jour à l'autre, d'un jour à l'autre
Je serai libéré
Près de moi dans cette foule solitaire
Un homme jure que ce n'est pas sa faute
Tout le jour j'entends ses cris si forts
Il crie que c'est un coup monté
Je vois ma lumière briller
Depuis l'ouest jusque vers l'est
D'un jour à l'autre, d'un jour à l'autre
Je serai libéré

Compositeur : Bob Dylan, 1967
Traduction : R Louit et D.Pemerle, Fayard, 2008

Bob Dylan et Joan Baez interprètent « I Shall Be Released » (1975)

Click Here

Pas sages ... **Les IMAGES... Par RVM**



ANOTHER FUCKING DAY
(ON CHANEL 4)

DON'T SAY YES
WHEN YOU WANT TO SAY NO

Groovy Times, 2020 : Mise en page Vladimir Arsenic

Groovy Times : Fanzine Fun et Punchy

L'archéologue des **POCHETTES…**

Écrire sur les pochettes de disques est un art oublié. « The Rev », archéologue émérite, se penche sur la question…

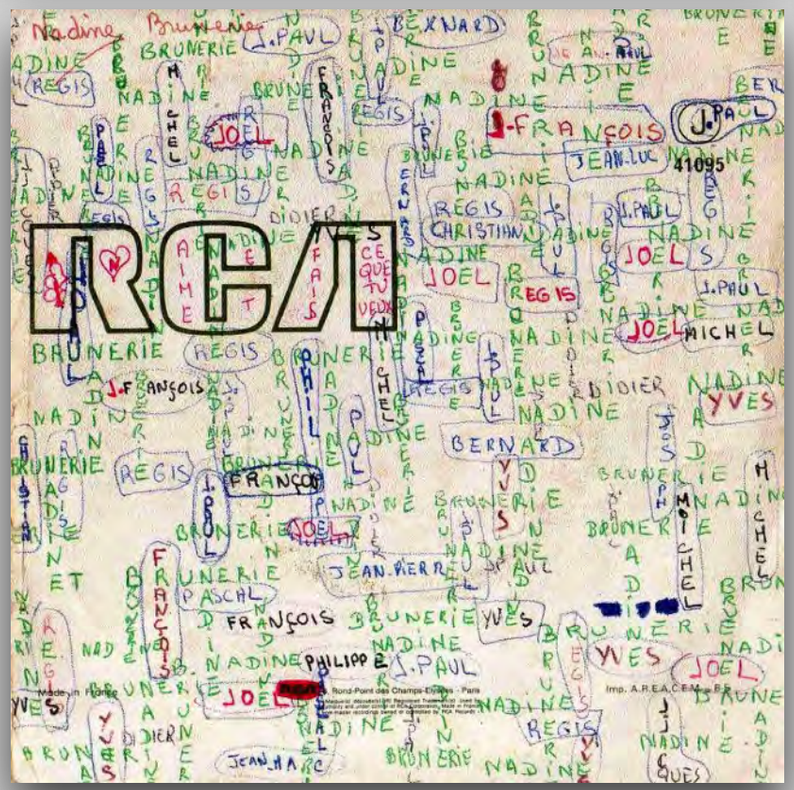
Ici on parle d'Amour

Et c'est Nadine qui s'y colle, **à** grand renfort de citations.
Pascal et Labruyère sont convoqués, mais plus surprenant encore, c'est le « Aime et fais ce que tu veux » de Saint Augustin qui est répété deux fois, d'abord sur le recto, et au verso encore, dans le logo RCA, au milieu d'une vingtaine de prénoms de copains.
Nadine Brunerie, c'est son nom, associe donc le théologien chrétien du quatrième siècle **à** la « Dompteuse de l'enfer » chantée par Sweet.
Sans déconner, **ça** dépotait sévère, en 1973

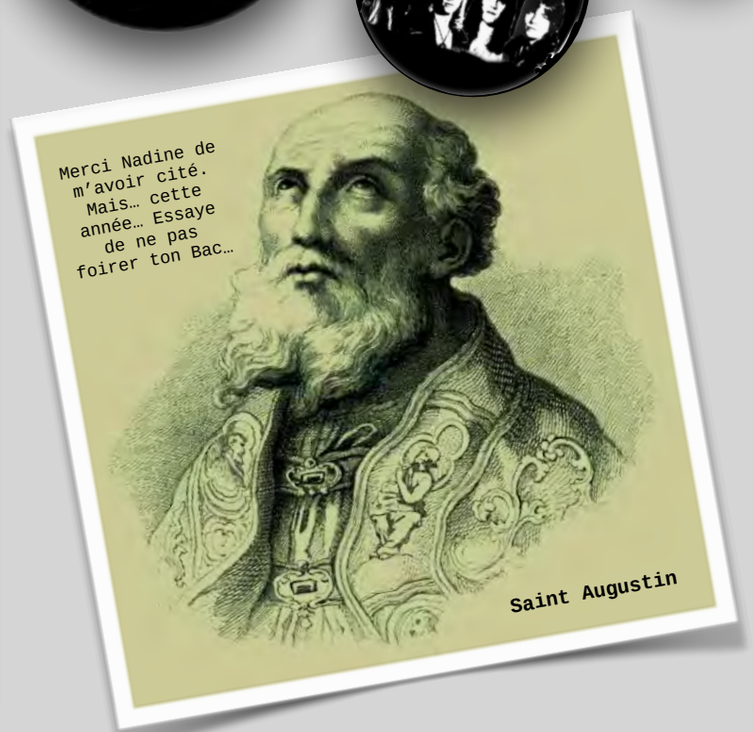
0 5 cm 1

The Sweet interprète « Hell Raiser » (1973)

Click Here



Ne pas hésiter à Zoomer pour voir les détails



Groovy Times, 2020 : Mise en page Vladimir Arsenic

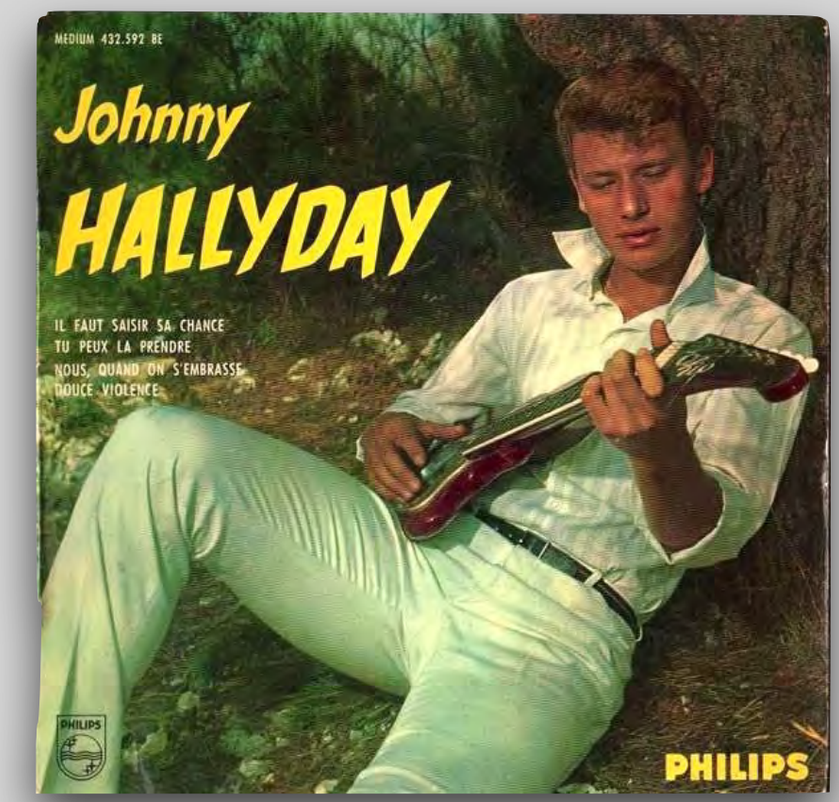
L'archéologue des **POCHETTES...**

Ici, l'outrage n'est pas évident. On n'a pas osé toucher **à** la belle photo quadrichrome du recto ou Johnny gratouille méthodiquement une de ces guitares Ohio longtemps méprisées parce que bon marché. Mais elles en jetaient, ces grattes, comme le pantalon et la chemise du roitelet franco-belge.

Mais en 1961, Jean-Philippe n'est encore qu'un copain, un chouette copain qu'on adore souvent, mais qu'on peut aussi détester d'avoir toutes ces qualités : la beauté, la gloire, les guitares qui claquent et la voix conquérante. Alors, on peut s'autoriser ce qui n'est pas encore un blasphème, ni **mê**me un sacrilège, juste une blague d'ados, parce qu'on est entre nous, et qu'on peut encore ramener le fraîchement anobli jeune homme **à** celui qui pourrait **ê**tre son voisin sur les bancs de l'école, en l'affublant d'un bouc d'instituteur, d'une ridicule paire de bésicles et d'un chapeau pointu turlututu.

Mais au verso seulement... on n'est pas des b**ê**tes, quand **mê**me.

0 5 cm



Ne pas hésiter à Zoomer pour voir les détails

Johnny Hallyday interprète « Il faut saisir sa chance » (1961)

Click Here

L'archéologue des **POCHETTES**...

Serge Gainsbourg mène à tout, même à Mr. Bricolage.
Quand on n'a rien sous la main pour noter des mesures, c'est bien pratique, un verso vierge.
Le type devait être pressé.
Ou alors, il n'aimait pas le reggae.

Ne pas hésiter à
Zoomer pour voir les détails

Serge Gainsbourg interprète
« Vieille canaille »
(1979)

Groovy Times : Fanzine Fun et Punchy

L'archéologue des **POCHETTES**...

Ici, la dénommée Marianne Sergeant offre ou reçoit ce 45 tours le 25 décembre 1970.

Un sabbath noir pour Noël, bien joué!

D'abord, au recto, c'est un travail d'orfèvre, inscrire ses noms et prénoms, date d'acquisition et localisation dans le lettrage du titre, belle mosaïque!

Ensuite au verso, une déclinaison partant des initiales du nom de famille ou le "rat" pour R est raccord avec la face B (Rat salad) alors que le "nul" pour N est plus ambigu: se trouve-t-elle nulle elle-même, ou bien juge-t-elle nul cet exercice? Mystère.

Qu'est devenue Marianne Sergeant, qui le jour de Noël 1970, s'éclate sur Black Sabbath?

Et 45 ans plus tard, pourquoi ce disque arrive-t-il entre mes mains?

0 5 cm

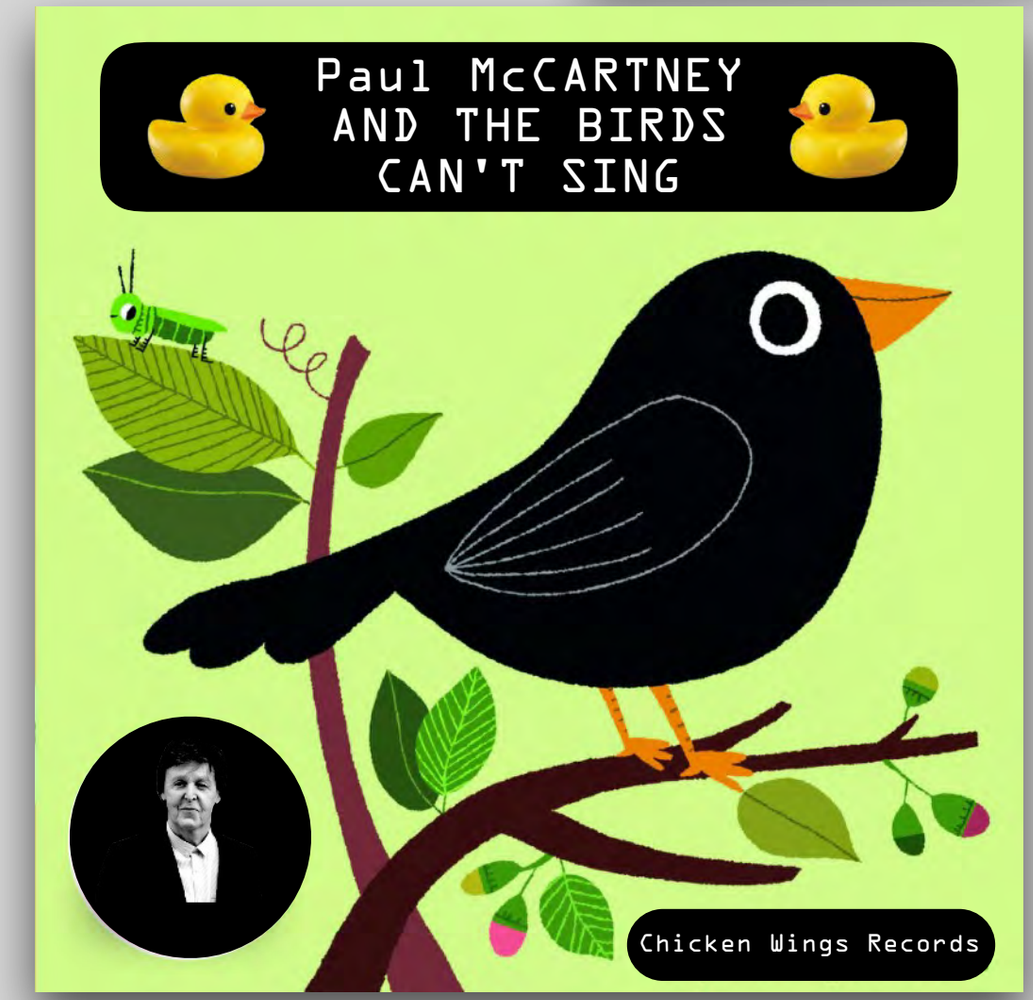
Ne pas hésiter à
Zoomer pour voir les détails

Black Sabbath interprète
« Paranoïd »
(1970)

Click Here

Groovy Times, 2020 : Mise en page Vladimir Arsenic

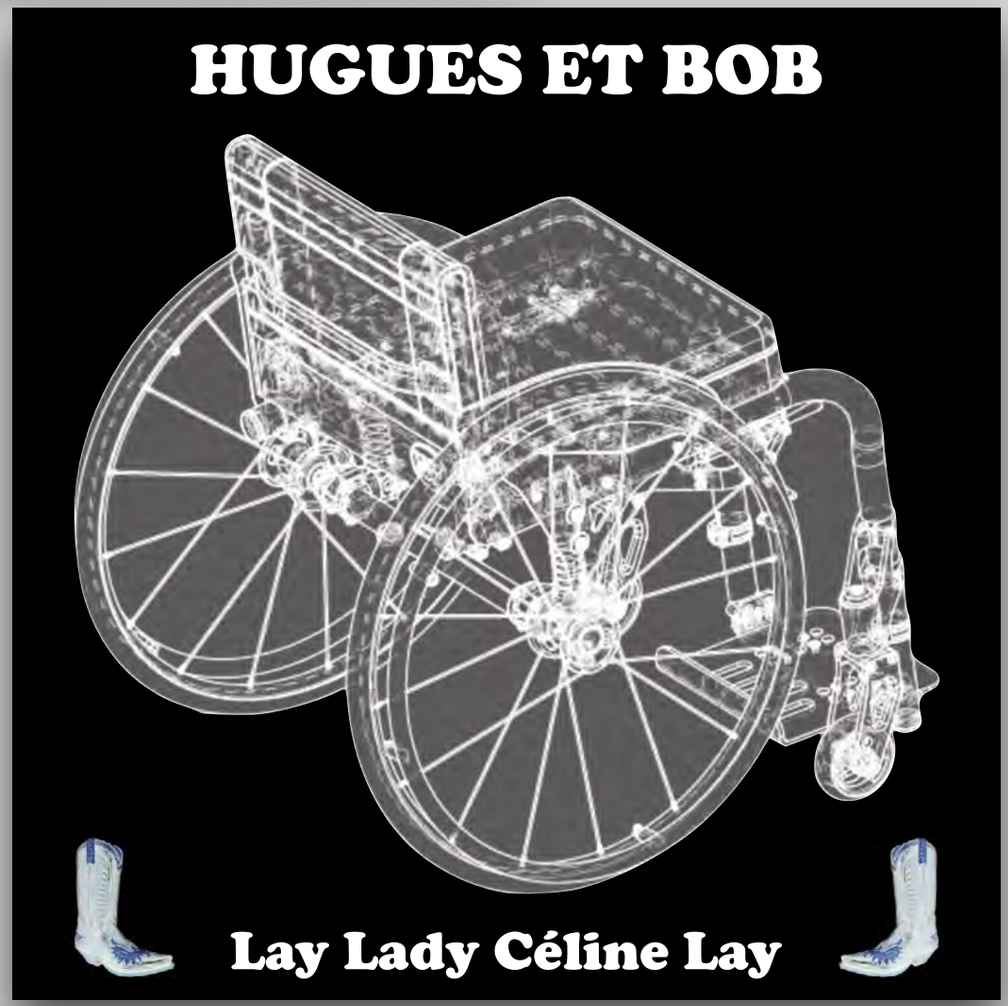
Voyage en **ABSURDIE ...**
UNE SÉLECTION DES MEILLEURS ALBUMS DE 2029 – vol .1
Textes : Elvis Mantalo / Pochettes : Vladimir Arsenic



PAUL McCARTNEY – AND THE BIRDS CAN'T SING –
Chicken Wings Records

Avec *« AND THE BIRDS CAN'T SING »*, Sir Paul, toujours plus proche de la nature, livre un album-concept sur la progressive extinction de moult espèces de volatiles, transcendé par les récurrentes et aériennes interventions d'un piccolo et rythmé par l'omniprésence d'un orchestre d'appeaux. Sommet du disque, la chanson *« EIDER SKELTER »* raconte de façon émouvante le naufrage de ses canards mécaniques lors de sa toilette quotidienne, définitivement engloutis par les eaux moussantes de son jacuzzi pastoral. Le refrain est, en particulier, d'une étonnante intensité :

« Eider Skelter, Eider Skelter
Now my plastic eider is dead under water »



HUGUES AUFRAY ET BOB DYLAN – LAY LADY CELINE LAY –
Hissez haut santiags, haut ! Records

Hugues Aufray, bientôt séculaire, a tenu l'étonnante gageure d'embarquer son idole, Bob Dylan, 88 ans, dans une grande tournée des Ehpad, tout juste décimés par une virulente vague de sida, conjonction malheureuse entre la nouvelle montée en puissance de l'industrie du Viagra et la loi récemment votée par les partis écologistes sur la protection des hévéas. L'album offre une sélection des meilleurs moments de cette inespérée association de bienfaiteurs, incidemment gâchés par l'abus des applaudissements factices, certes nécessaires pour maquiller une distanciation sociale devenue naturelle au sein d'un public forcément clairsemé. On pourra préférer le précédent disque de notre troubadour national, mise en scène, en mots et en musique de sa propre mort, brillant par son optimisme et sa sérénité : HUGUES AUFRAY...ET LE CHAMPAGNE AVEC.

Voyage en **ABSURDIE ...**
UNE SÉLECTION DES MEILLEURS ALBUMS DE 2029 – vol .1
Textes : Elvis Mantalo / Pochettes : Vladimir Arsenic

JARVIS SHUTUP (RUDOLF RUHIG pour le marché germanique)
– NOTHING TO HEAR BUT A LOT TO LISTEN – Chut ! Records

Après la dématérialisation des supports musicaux, voici la désonorisation de la musique. L'album est une collection de « bruits étouffés » ou d' « ariettes silencieuses », selon les propres termes du jeune compositeur, qui s'inscrit pleinement dans l'ère du temps : le projet ne coûte ni efforts ni argent à qui que ce soit. Deux belles reprises à signaler : le grand classique de Noël *« SILENT NIGHT »*, et *« THE SOUND OF SILENCE »* des injustement oubliés Simon et Garfunkel, réduites à leur plus simple et authentique expression. On pourra reprocher à l'ensemble une certaine uniformité de ton mais, au final, les morceaux sont d'égale qualité.

RADIOHEAD
– LIFE AND DEATH OF HAIRY HARRY MY DOG – Out of Space Records

Pour fêter sa reformation, Radiohead offre un savant amalgame entre l'avant-gardisme qui fit jadis sa réputation et la concession putassière aux attentes contemporaines d'un public rock en recrudescence et en instance de radicalisation. Les guitares repoussent les frontières de la saturation, au point, dit-on, que le teckel du bassiste a succombé à une otite suppurante de l'oreille gauche provoquant une infection généralisée.
Le chanteur Thom Yorke gémit tantôt dans un mégaphone sponsorisé par la police londonienne, tantôt, pour les ballades, dans un cornet à frites estampillé du logo du fast-food d'en bas de chez lui.
Une expérience extrême, à vivre et à revivre.

A qui pourrais-je encore raconter des histoires ? Mes neveux ? Pfff!
A soixante-quinze ans passés maintenant, ils sont sans doute dans leur fauteuil, avec leur chat et la pendule au salon, et tout ça ronronne, en attendant le COVID.
De toute façon aujourd'hui tout doit être gentil et beau.
Bienvenue à la dictature de la bienveillance, du fade et de l'engourdissement général. Pouah !
Vous me voyez énoncer : « Baden-Powell était une belle personne et ses scouts étaient trop mignons... » Franchement, quel phylactère accepterait d'être rempli par une connerie pareille ? Les shorts seraient couleur pastel et le chef Zoulou, avant de mourir de la main d'un major de l'armée impériale lui susurrerait : « Ça roule mon pote, t'as gagné. » Va dessiner ça !
Tenez, prenez les chiens : il n'est plus question de clebs ou de clébard, de nos jours on dit « animal de compagnie » !
Ah bon ? On serait en mal de confidences ? On s'emmerde tellement qu'on aurait besoin de compagnie ?
Les Cro-Magnons de la chanson, ils en avaient des chiens? Non. Même pas un Petit Tonkinois.
Ils se suffisaient à eux-mêmes.
Alors fini le molosse en rut. Le chien-loup, nuque raide, souffle rauque, attendant le « Au pied ! »
Pourtant ça avait de la gueule. Désormais Médor s'est transmuté en comtesse de Polignac.
Gulp ! Je n'ose même pas imaginer la suite : quatre planches de couleurs pisseuses sur La Pérouse et Saint-Exupéry, armés de leur attestation dérogatoire, arpentant les trottoirs et longeant les murs en promenant Réglisse et Voyou.
Le marin, tricorne à l'envers, les chaussettes blanches bien remontées sur les mollets, des claquettes en guise d'escarpins, répondant aux questions :
- Oui madame, c'est un Terre-Neuve, rassurez-vous, il ne sent pas la morue !
Saint-Ex, les lunettes embuées, le bonnet en cuir rabattu sur les esgourdes, le bras tendu par la laisse à ressort regardant vaguement la flaque en forme de Cordillère des Andes émise par sa petite princesse sur le parking d'Auchan. Je vous laisse rêver...
Mais où sont passées les femmes cajolant leur hermine ? Fuck !

Le billet d'humeur de **l'Oncle PAUL**

Les animaux de compagnie

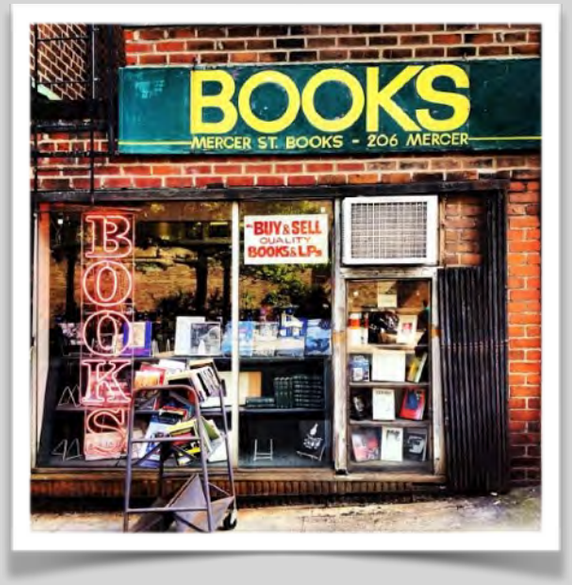
« Animal de compagnie ! » Je ronge mon frein. Tout ce charabia ne fait que brouiller les pistes.
Et je repense avec nostalgie à Rintintin. Aaahhhh ! Le chien, le petit caporal et le lieutenant.
Un sacré trio. Et de l'aventure autant qu'on en voulait. Sans compter cette sensualité qui se dégageait de leur tunique et surtout de leur pantalon fuselé à rayures jaunes.
Freddie Mercury ne s'y est pas trompé, d'ailleurs. Il a juste changé le code couleur.
Pardon... l'émotion me fait perdre le fil.
Le 12 juin dernier donc, je donnais une conférence à l'hôtel de ville de Béthune quand des jeunes gens m'ont interpellé ainsi :
- Mais, Oncle Paul, ne faut-il pas adopter une autre approche ?
Tel quel ! Je tirai nerveusement sur ma pipe. Mon légendaire sourire avait fait place à une fureur difficile à traduire sur une simple case.
- Les enfants, rétorquai-je, je souscris totalement à la cause animale, mais croyez-vous sincèrement que lorsque les Waffen-SS se pointaient flanqués de leur terrible berger allemand à la porte d'un foyer de résistance, les gens ouvraient la porte en disant : « Oh! Vous êtes venu avec votre animal de compagnie ! »
Comme ils ne semblaient pas plus émus que ça, je repris, aboyant littéralement :
- Et Lachenal et Herzog, ensevelis sous leur énième avalanche, se souciaient-ils de savoir à quel pisteur tenait compagnie le Saint-Bernard qui venait les tirer de là ? Non ! Les deux gaillards s'enfilaient le tonneau de rhum, point !
Je n'attendais pas leur réponse car me revenait alors en mémoire le souvenir de Buck, ce pauvre Buck lui aussi perdu dans la neige, que ce sadique de Jack London avait placé là de façon complètement inconséquente. Bien sûr il y avait le froid, la tempête, les charges si lourdes à traîner, la violence... N'empêche, la solitude de ces hommes, leur besoin de partager et le désir de se sentir aimés dans un esprit de franche camaraderie... Il aurait pu se sentir concerné.
Et bien, non. Il ne pensait qu'à une chose... leur fausser compagnie !

Oncle Paul

Nino Ferrer interprète
« Mirza »
(1965)

Click Here

Groovy Times : Fanzine Fun et Punchy



Un reportage de 7 minutes autour du magasin « Other Music »

Click Here

La nostalgie... **CAMARADE...**

« Il y a quelque chose dans l'air de New York qui rend le sommeil inutile ».
Simone de Beauvoir

En 2002 j'ai été atteint du syndrome de New York... Une sorte de syndrome de Stendhal, mais en plus joyeux...
New York, c'est un concentré d'adrénaline pure. Une fois qu'on y est on a envie d'en découdre avec cette ville... arpenter ses rues, ses avenues, trouver les petits coins insolites arpenter encore et encore jusqu'à l'épuisement le réseau tentaculaire de cette bête protéiforme.
Impossible d'être rassasié... à New York, il y a toujours quelque chose à explorer, à découvrir... En toute humilité, New-York mérite donc les anaphores à la Perec qui suivent...

Je me souviens des petits coins peinards pour se détendre ou il fait bon ouvrir un livre, boire un café ou manger un truc pas cher. (Au N° 69, 7ème Avenue Sud « Bleecker Street Pizza »... Sur Mac Dougall Street, « Kati Roll Company » et son excellente nourriture indienne, sans oublier au N°3 de Greenwich Avenue « Tue Thai food »... petits restaurants sans prétention mais à la cuisine savoureuse, des « ailleurs » authentiques dans New York même).

Je me souviens des magasins de disques de Greenwich Village et d'East Village et qu'ils étaient ma fièvre de l'or à moi. Fouiller, encore et encore les bacs poussiéreux jusqu'à plus soif pour en extraire la pépite des pépites...
Je me souviens de ce petit magasin sur Mercer Street, rempli à ras bord de livres d'occasion et de disques vinyles à 5 dollars, grosses pochettes cartonnées aux coins coupés, 33 tours réformés sur la chaîne de production pour petit défaut, pour presque rien, mais apte finalement pour le service de seconde main.
Je me souviens de ce pain béni que représentait ce magasin pour ma bourse.
Et puis....
Je me souviens que sournoisement sans qu'on y prenne garde tout a changé...
Je me souviens que la vente physique est devenue subitement impossible, laissant place à la vente sur internet pour cause de loyers prohibitifs.
Je me souviens de la dématérialisation du support et des plateformes de téléchargements et de leurs produits aseptisés, pauvres nuances sonores, vraies nuisances sonores pour l'oreille.
Je me souviens du crève-cœur que ça a été pour moi.
Je me souviens de la fermeture d'Other Music, (Définitivement... le plus beau magasin du monde) situé sur la quatrième rue.
Je me souviens que tout était définitivement parfait dans ce lieu...
Je me souviens des vendeurs compétents et passionnés (Tous plus ou moins des clones de Stephen Malkmus le chanteur du groupe Pavement) et de leurs « brèves » écrites sur un bout de papier et scotchées sur les pochettes des disques.
Je me souviens avoir acheté un sacré paquet de disques grace à ces « brèves ».
Je me souviens du sac de disques en toile « Other Music » avec son lettrage un peu « Seventies -Kitch ».
Je me souviens qu'il était à tomber par terre tellement il était beau.
Je me souviens du 20 Juin 2016, et de la fermeture d'Other Music et du traumatisme que cela a causé sur le personnel et les clients du magasin.
Je me souviens qu'Other Music me faisait un bien fou et que d'un seul coup j'étais orphelin de ce temple du Krautrock, de l'avant-garde et du bon goût.
Je me souviens que c'est à Other Music que j'ai découvert et acheté tous les disques de Vivian Girls, (Trois LP et une poignée de singles).
Je me souviens que les pochettes de Vivian Girls avaient quelque chose de naïf et que ça me touchait profondément.
Je me souviens de l'urgence séduisante de leur musique, entre Nirvana et Garage Rock.
Je mes souviens que j'ai toujours aimé les groupes de filles.
Je me souviens qu'écouter Vivian Girls c'était un petit peu comme piloter un dragster sur une piste verglacée. (Tentez l'expérience... Je vous assure que c'est absolument grisant...)
Je me souviens que le plus dingue dans cette nostalgie qui m'habite c'est que le 15 Avril 2020, un documentaire célébrant les 20 ans d'Other Music est sorti... C'était bien beau... mais ça n'a pas pour autant fait disparaître la tristesse qui m'envahit lorsque je pense à la disparition d'Other Music...

Texte écrit à quatre mains par Bips et Vladimir Arsenic

Vivian Girls interprètent « I Heard You Say » (2011)

Stephen Malkmus

Groovy Times : Fanzine Fun et Punchy

Les PUBS qui viennent de **LOIN**

James Brown interprète
« Say it loud I'm black and I'm Proud »
(1968)

Groovy Times : Fanzine Fun et Punchy

Cliquez sur les pièces pour écouter les morceaux

Soul Time
1966 Shirley Ellis Soul
The Name Game
Kapp Records 1966

A Little Togetherness
1967 The Younghearts Soul
Beginning of the end
Canterbury 1967

Give Me One More Chance
1968 Wilmer & The Dukes Soul
Get It (Instrumental)
Aphrodisiac 1968

Have More Time
1966 Marvin Smith Soul
Time Stopped
Brunswick 1966

Mets de la monnaie dans le **JUKEBOX**

Pour ce trimestre **: Northern SOUL à GOGO !**

You're Gonna Make Me Love You
1965 Sandi Sheldon Soul
Baby You're Mine
Okeh 1965

Cliquez sur les pièces pour écouter les morceaux

Jeanette
1968 Wade Flemons Soul
What A Price To Pay
Ramsel Records 1968

Working On Your Case
1967 The O'Jays Soul
Hold On
Minit 1967

If This Is Love (I'd Rather Be Lonely)
1967 The Precisions Soul
You'll Soon Be Gone
Drew 1967

You Hit Me (Right Where It Hurt Me)
1968 Alice Clark Soul
You Got A Deal
Warner Bros 1968

Groovy Times : Fanzine Fun et Punchy

Ça sent le **SAPIN...**

Les **DISQUES...** que l'on peut mettre au pied du **SAPIN...**

La sélection de **VLADIMIR ARSENIC...**

Beverley Knight with The Leo Green Orchestra at the Royal festival
« BK25 »,
Hurricane, 2019.

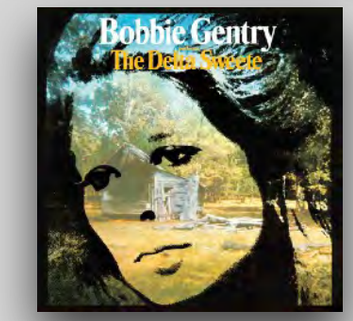
Enregistré en public avec l'orchestre de Leo Green (à l'occasion des 25 ans de carrière de Beverley Knight) cet album est un formidable résumé des incroyables talents de chanteuse de Beverley Knight !
Une très grande voix de la soul contemporaine... Si ce n'est la plus grande...
A écouter en boucle !

Beverley Knight interprète
« Now or Never »
(2019)

Bobby Patterson
« My Thing Is Your Thing »,
Modern Harmonic, 2020.

Une belle compilation de singles éditée en vinyle, (disponible également en numérique), de cet excellent chanteur de soul et de funk originaire de Dallas.
Une aubaine pour tous les amateurs de vinyles car les 45 tours originaux de cet artiste, édités par le label Jetstar, pouvaient atteindre des prix relativement élevés sur Discogs ou sur eBay.

Bobby Patterson interprète
« T.C.B. or T.Y.A »
(2020)



Bobbie Gentry
« The Delta Sweet »,
Capitol, 2020.

Après la rééedition vinyle, en 2018, de son premier album « Ode to Billie Joe », tous les fans de Bobbie Gentry attendaient avec impatience celle de son second album « The Delta Sweet », c'est chose faite. Cette réédition prend la forme d'un double album luxueux avec notes de pochettes abondantes, versions originales sur le premier 33 tours, versions alternatives et démos sur le second 33 tours. La réédition existe également en CD pour tous ceux qui n'ont pas le bonheur d'avoir une platine vinyle.

Bobbie Gentry interprète
« Big Boss Man »
(1968)

The Allergies
« Say The Word »,
Jalapeno, 2020.

Le quatrième album du duo de DJs de Bristol (DJ Rackabeat et DJ Moneyshot).
Comme dans leurs précédents disques on retrouve une foule d'invités allant du rappeur Andy Cooper à la chanteuse de soul Marietta Smith en passant par les Cuban Brothers et le saxophoniste Mr Woodnote.
Un disque traversé par des influences diverses (Soul, funk, hip-hop, jazz). 13 titres relevés au Jalapeno...S'agiter pendant l'emploi sans aucune retenue !

The Allergies interprètent
« Say The Word »
(2020)

Van Duren
« Are You Serious? »,
Omnivore Recordings, 2020.

L'histoire de la Pop Music est peuplée de types talentueux qui sont passés à travers les mailles du filet, Sixto Rodriguez en est un exemple criant. C'est aussi le cas de Van Duren, en 1978 il sort son album « Are You Serious? », un chef-d'œuvre absolu, salué à l'époque par Paul McCartney. Malgré ça, c'est un échec commercial. Pas la bonne époque, pas le bon moment...
Grâce au label Omnivore on peut enfin redécouvrir (en vinyle) ce merveilleux compositeur dont la musique tutoie des légendes comme Todd Rundgren, Alex Chilton et Chris Bell.

Van Duren interprète
« Waiting »
(1978)

Bette Smith
« The Good, the Bad and the Bette »
RUF 2020

Après son premier album « Jetlagger » sorti en 2017, unanimement salué par la critique, la New Yorkaise Bette Smith revient avec « The Good, the Bad and the Bette ». Un album puissant qui évoque les traumatismes de sa propre enfance à Brooklyn. Comme Betty Davis ou Betty Wright avant elle, Bette Smith sait imprégner ses morceaux d'une tessiture en dents de scie... Monter quand il le faut dans les aigües... descendre dans les graves profondes quand la composition le nécessite... A coup sûr : l'album Soul de cette fin d'année !

Bette Smith interprète
« I Felt It Too »
(2020)

Groovy Times : Fanzine Fun et Punchy

Ça sent le **SAPIN...**

Les **DISQUES...** que l'on peut mettre au pied du **SAPIN...**

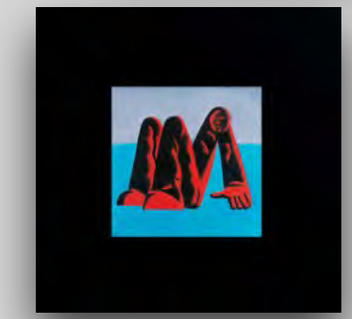
La sélection de **BIPS...**

Dream Syndicate
« The Universe Inside », Anti, 2020.
Depuis 2017 et son grand retour, The Dream Syndicate est sur une pente ascendante et sort « The Universe Inside », son quatrième album en autant d'années.
Avec cette dernière « livraison », Steve Wynn explore de nouveaux territoires.
« The Universe Inside » ressemble terriblement à une session entre Miles Davies, Jimi Hendrix et le Pink Floyd psychédélique de « The Piper At The Gates Of Dawn ».
Dans cet album, The Dream Syndicate casse en permanence les codes, il suffit d'écouter « The Regulator » long trip allumé de vingt minutes ou l'envoûtant « Dusting of the Rust » pour s'en rendre compte immédiatement.
(A cet égard, « The Universe Inside » risque de déstabiliser plus d'un fan de Dream Syndicate). Voilà donc un disque qui se mérite, un disque qui nécessite persévérence, attention et disponibilité... Un disque qui finalement brille comme un joyau quand on sait prendre le temps de l'écouter.

Dream Syndicate interprète
« The Regulator »
(2020)

Bob Mould
« Blue Hearts », Merge Records, 2020.
Comme Neil Young et Patti Smith, Bob Mould sort des disques empreints de colère.
Dans une veine Hardcore-Punk proche de ses débuts avec Husker Du, Bob Mould, (bien épaulé par une rythmique énergique et efficace, les dévoués Jason Narduccy à la basse et Jon Wurster à la batterie) exprime avec « Blue Hearts » son ras le bol d'une Amérique malade de son gouvernement et des mensonges de l'administration Trump.,
Un brûlot à écouter en poussant le volume à fond !

Bob Mould interprète
« American Crisis »
(2020)



King Krule
« Man Alive ! »
Matador Records/True Panther
2020.
Après trois ans d'absence, le jeune prodige londonien King Krule nous offre un troisième album studio à côté duquel il ne faut pas passer.
Dans « Man Alive ! », on retrouve son univers de crooner décharné, cette froideur distanciée et cette grisaille si particulière qui sont le cœur même de sa musique.
Avec cet album King Krule, père depuis peu, nous emmène pour un voyage au cœur de sa vie.
Un King Krule apaisé qui parle avec beaucoup de maturité du monde qui l'entoure et des choses de la vie.

King Krule interprète
« (Don't Let The Dragon) Draag On »
(2020)

Wire
« Mind Hive »
Pinkflag, 2020.
Avec « Mind Hive » le groupe Wire délaisse (un petit peu) les ambiances brutes et minimalistes de leurs années Punk pour des moments plus lumineux aux sonorités Pop (Sans délaisser comme toujours, ce qui constitue la signature de Wire... à savoir un son richement travaillé et atmosphérique.)
Après quatre décennies d'activisme et de création, Wire parvient encore à se renouveler à travers « Mind Hive », leur dix-septième album. Un disque incontournable, qui s'affine d'écoutes en écoutes.

Wire interprète
« Cactused »
(2020)

Stephen Malkmus
« Traditional Techniques »,
Matador Records, 2020.
Après une décennie passée à creuser le sillon d'un rock Lo-Fi, simple et primitif avec son groupe Pavement, Stephen Malkmus ne renie en rien ses principes avec « Traditional Techniques » son quatrième album solo.
A l'heure ou il est de bon ton d'empiler des couches de guitares, de batterie et des nappes de synthés, Stephen Malkmus joue la simplicité.
Dans « Traditional Techniques » le parti pris est résolument acoustique et les chansons sont épurées au maximum.
A 55 ans, Stephen Malkmus nous rappelle à quel point un disque n'a besoin que de talent pour exister.

Stephen Malkmus
interprète
« Xian Man »
(2020)

Coriky
« Coriky »
Dischord records, 2020.
Il faut se faire une raison, on risque de ne plus jamais revoir Fugazi.
Ian Mc Kaye ayant mis son groupe en stand-by pour une durée indéterminée depuis 2002.
Ce qui le motive aujourd'hui, c'est Coriky son nouveau projet.
Avec l'aide du fidèle Joe Lally à la basse et de sa compagne Amy Farina à la batterie, le trio de Washington DC délivre une musique minimaliste aux sonorités pop.
On est bien loin du Hardcore expérimental de Fugazi.
Si certains pensaient que Coriky était une aimable récréation, ce premier album prouve le contraire, Ian Mc Kaye n'a pas fini de nous surprendre et de nous faire plaisir.

Coriky
interprète
« Clean Kill »
(2020)